



**INSTITUT DE PEDAGOGIE APPLIQUEE
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS**

**LA MAUVAISE GOUVERNANCE A TRAVERS «
ALLAH N'EST PAS OBLIGE » D'AHMADOU
KOUROUMA**

**Par
NIMUBONA Olivier
et
NIYOKINDI Eddy-Clovis**

**Sous la Direction de :
Monsieur KIMANUKA
Raymond**

**Mémoire présenté et défendu
publiquement en vue de l'obtention
du grade de Licencié en Pédagogie
Appliquée, Agrégé de l'Enseignement
Secondaire en Français**

DEDICACES

A mes regrettés parents ;

A nos oncles et tantes ;

A nos cousins et cousines ;

A tous ceux qui nous sont chers

Nous dédions ce mémoire

NIMUBONA Olivier

A nos chers parents ;

A notre chère tante ;

A nos frères et sœurs ;

A nos cousins et cousines ;

A tous ceux qui nous sont chers

Nous dédions ce mémoire

NIYOKINDI Eddy-Clovis

REMERCIEMENTS

Au seuil de ce travail, nous voudrions exprimer notre reconnaissance aux nombreuses personnes qui nous ont prêté main forte.

Nous tenons, en premier lieu, à exprimer nos sincères remerciements au professeur KIMANUKA Raymond qui n'a cessé de nous guider par ses conseils judicieux. Son assiduité et sa diligence ont aiguisé notre esprit de recherche.

Nous exprimons aussi notre reconnaissance à tous les professeurs de l'Institut de Pédagogie Appliquée, en particulier ceux du Département de Français, qui n'ont ménagé aucun effort pour nous faire part de leur savoir et de leur savoir-faire.

Nous reconnaissons également notre dette envers nos instituteurs et enseignants du primaire et du secondaire ; le présent travail est le murissement de leurs efforts.

Que quiconque nous a aidés d'une manière ou d'une autre dans l'élaboration de ce travail, trouve ici notre gratitude.

NIMUBONA Olivier

ET

NIYOKINDI Eddy-Clovis

LISTES DES SIGLES ET ABREVIATIONS

CEDEAO : Communauté Economique des Etats de l'Afrique de l'Ouest

ECOMOG : Economic Community of West African States Monitoring Group (traduit; la Communauté Economique des Etats ouest-Africains)

NPFL : National Patriotic Front of Liberia (traduit; le Front National Patriotique)

ONU : Organisation des Nations Unies

RUF : Revolutionary United Front (traduit; le Front Révolutionnaire uni)

ULIMO : United Liberation Movement of Liberia (traduit; Le Mouvement Uni de Libération pour le Libéria)

RESUME DU MEMOIRE

Ahmadou Kourouma est l'un des écrivains africains de 1990. A travers son œuvre *Allah n'est pas obligé* Ahmadou met en scène les différents maux liés à un mauvais pouvoir : pauvreté, les maladies, les conflits, la corruption,...

En écrivant *Allah n'est pas obligé*, Kourouma a voulu décrire la culture de la violence et de la corruption. Le roman se présente comme un pamphlet dirigé contre les politiciens africains eux qui sont responsables de la situation qui prévaut en Afrique et qui sont la source des malheurs que connaissent les africains.

L'action romanesque dans *Allah n'est pas obligé* se situe respectivement au Liberia puis, Sierra Leone et en Côte d'Ivoire. Roman du pouvoir, récit de guerre, *Allah n'est pas obligé* apparaît comme une tragicomédie où se joue la survie de l'enfant noir dans une Afrique déchirée par des conflits sanglants et soumise à la démence des chefs de guerre.

L'Afrique manque de patriotes. Les dirigeants qui se sont succédé dans les différents pays du continent depuis les années 1960, à quelques exceptions près, ont plutôt manifesté une seule volonté, se maintenir au pouvoir. En réalité, tout est fait pour que la majorité des citoyens ne soient pas informés du *comment est réellement gouverné leur pays*. Les pays qui ont pu bénéficier d'un leadership éclairé ont connu un développement avancé, tandis que ceux qui n'en ont pas bénéficié croupissent dans la misère, victimes d'une mauvaise gestion des affaires de la cité. L'Afrique noire a besoin d'une nouvelle génération de leaders, capables d'entamer la refondation de l'Etat postcolonial en crise, capables aussi de mieux défendre les intérêts des populations.

LA TABLE DES MATIERES

Dédicaces.....	I
Remerciements.....	II
Listes des sigles et abréviations.....	III
Résumé du mémoire.....	IV
Table des matières.....	V
INTRODUCTON GENERALE.....	1
1. Problématique.....	1
2. Motivation du choix du sujet.....	2
3. Objectifs et méthodologie de recherche.....	3
4. Articulation du travail.....	4
CHAPITRE I :LE CONTEXTE,L'AUTEUR ET SON ŒUVRE.....	5
1.1. Contexte socio-politique et littéraire.....	5
1.1.1. La côte d'ivoire	5
1.1.2. Le Libéria	6
1.1.3. La Sierra Léone	7
1.1.4. Ahmadou KOUROUMA dans la littérature ivoirienne.....	7
1.2. Vie et œuvres de l'auteur.....	9
1.3. Résumé du roman Allah n'est pas obligé.....	11

I.4. L'originalité de l'œuvre.....	12
CHAPITREII : LA MAUVAISE GESTION DE L'ELITE AFRICAINE.....	14
II.1. Le rôle de l'élite.....	16
II.2. L'échec de l'élite.....	17
II.2.1. Motifs de la vocation politique.....	18
II.2.2. Dérives du pouvoir.....	19
II.2.2.1. Népotisme.....	20
II.2.2.2.Tribalisme.....	20
II.2.2.3. Démocratisation.....	22
II.3. La mauvaise gestion de la société.....	23
II.3.1. La corruption.....	23
II.3.2. La déscolarisation.....	25
CHAPITREIII : LA GUERRE CIVILE.....	28
III.1. Les acteurs de la guerre.....	29
III.1.1. Les enfants soldats.....	29
III.1.1.1. Les enfants-soldats dans le monde.....	31
III.1.1.2. Les circonstances d'enrôlement.....	31
III.1.2. Les chefs de guerre.....	33
III.1.3. Les marabouts.....	35
III.1.4. Les femmes.....	38

III.2. Les caractéristiques des combattants.....	40
III.2.1. Le Terrorisme.....	40
III.2.2. Le Cannibalisme.....	42
III.3. La part de la communauté étrangère.....	44
CHAPETRE IV. LES EFFETS DE LA GUERRE CAUSEE PAR LA MAUVAISE	
GOUVERNANCE.....	
IV.1. Les victimes des conflits.....	47
IV.1.1. La population.....	48
IV.1.1.1. La torture.....	49
IV.1.2. L'enfance volée.....	51
IV.1.2.1. Le viol physique.....	52
IV.1.2.2. Le viol psychique.....	53
IV.1.3. Les réfugiés.....	54
IV.2. La transgression des mœurs.....	58
IV.2.1. L'Abus de la drogue.....	58
IV.2.2. L'humiliation.....	59
IV.2.3. La prostitution.....	60
IV.2.4. La liaison contre nature.....	60
Conclusion générale.....	61
Bibliographie.....	64

INTRODUCTION GENERALE

1. Problématique

Historiquement, depuis que le continent africain est entré en contact avec le monde extérieur (vers le 16^e s,) il a été confronté à une série d'embûches auxquelles il n'a pas pu résister. La première fut l'esclavage qui a été le début de ses malheurs. Il a emporté avec lui des hommes et des femmes valides dont l'état de santé était enviable et qui pouvaient servir remarquablement ce pauvre continent. Ceux qui parvenaient à atteindre le sol américain subissaient un traitement inhumain.

On n'attendra pas la cicatrisation de la plaie. Le colonialisme s'installe dès le 18^{ème} siècle. Ce système qui tient à humilier les chefs, fait pire pour le peuple. Il l'exploite en même temps que ses richesses naturelles, le maltraite et le prive de sa liberté et son autonomie. Le joug de la colonisation pèse pendant longtemps sur le cou des Africains. Ce n'est que très récemment que les rares intellectuels dont dispose l'Afrique se décident à combattre la colonisation, ils y parviennent au prix de maintes sacrifices et les pays africains accèdent à leur indépendance. Les Africains poussent un ouf de soulagement. Très vite, la désillusion gagne les esprits clairvoyants. A leurs yeux en effet, l'indépendance n'a pas été une panacée. Si tôt le pouvoir pris par les nationaux, il s'est posé le problème de sa gestion. Les nouveaux dirigeants s'identifient immédiatement au colonisateur et le peuple demeure dans son malheur double de misère. Des régimes dictatoriaux ayant à leur tête des tyrans qui briment et exploitent le peuple plus qu'ils ne le servent s'enracinent. Le sort de celui-ci depuis l'esclavagisme jusqu'à nos jours reste et restera peut être le même. On le verra dans le thème qui va nous intéresser: celui de la mauvaise gouvernance. Les régimes dictatoriaux ayant atteint leur faite, la lutte des intellectuels continue.

Les écrivains négro-africains ne lâchent pas la plume. Ils se mettent à dénoncer les exactions subies par le peuple. C'est le cas d'Ahmadou KOUROUMA, dans son œuvre *Allah n'est pas obligé*, (Paris, Seuil) paru en 2000 qui nous intéresse pour le moment.

Ahmadou KOUROUMA n'est certainement pas un écrivain comme les autres écrivains africains. Avec un style qu'il veut unique et particulier, avec les thèmes qu'il aborde ainsi que la façon dont il les aborde, KOUROUMA se présente à la fois comme un éveilleur de conscience et un faiseur d'histoire. Dans les romans de KOUROUMA, le lecteur remarque le souci de l'auteur de transmettre les valeurs culturelles malinké à travers un style de narration qui s'apparente à celui d'un conteur traditionnel et se caractérise par la mise en abîme des paroles de la vie africaine, l'emploi des proverbes et des expressions africaines ainsi que le recours à la répétition et à la reprise. A travers ses œuvres, il essaie toujours de « faire passer le message » dans un langage simple, clair et direct dénué de toutes ambiguïtés.

La problématique retenue pour notre sujet de recherche va s'ériger par des termes suivants : Pourquoi des guerres fratricides en Afrique ? Quel est le regard porté par KOUROUMA sur les gouvernements africains ?

Ainsi, les réponses que nous allons apporter à ce questionnement constituent notre argumentation et feront apparaître les perspectives de notre étude.

2. Motivation du choix du sujet

Plus d'un pourrait se demander pourquoi nous avons opté de travailler sur cette littérature dite du « désenchantement » et pourquoi notre choix s'est porté sur ce roman. C'est tout simplement parce qu'il s'agit d'une littérature

qui parle des problèmes du moment. Quant au choix du roman, nous avons été stimulé par sa parution récente mais aussi les réalités qu'il met en évidence et qui s'observent dans l'Afrique d'aujourd'hui dont la pauvreté, les maladies, les conflits, la corruption qui sont attribuées à la mauvaise gouvernance.

Actuellement, presque toute l'Afrique semble être un champ de bataille. La quasi totalité de ce continent est ravagée par des guerres civiles.

3. Objectifs et méthodologie de recherche

Dans notre étude de la mauvaise gouvernance à travers *Allah n'est pas obligé*, les objectifs sont les suivants :

1. Montrer qu'un pouvoir non démocratique et libéral est condamné à échouer.
2. Montrer comment la mauvaise gouvernance peut mener au chaos.
3. Analyser l'impact de la guerre sur la population.

Notre démarche méthodologique est essentiellement d'ordre thématique. Nous allons analyser de façon thématique le thème de la mauvaise gouvernance à partir d'*Allah n'est pas obligé*.

4. Articulation du travail

Notre travail est réparti en 4 chapitres. Ceux-ci ont des sous-chapitres abordant différents aspects qui nous ouvrent à une meilleure compréhension du sujet. Pour comprendre la vision du monde du romancier, nous présenterons dans le premier chapitre la vie et les œuvres d'Ahmadou KOUROUMA, le contexte socio-politique et le résumé du roman *Allah n'est pas obligé*. Dans le deuxième chapitre, nous analyserons la question de la mauvaise

gestion de l'élite africaine. Ensuite, le troisième chapitre portera sur la guerre civile et enfin le quatrième chapitre traitera des effets de cette guerre. Nous terminerons ce travail par une conclusion générale.

CHAPITRE I : LE CONTEXTE, L'AUTEUR ET SON ŒUVRE

I.1. Contexte socio-politique et littéraire

Les romanciers africains en général entretiennent une relation privilégiée avec l'histoire de leur continent comme le manifeste leur désir constant de situer leurs créations dans le contexte socio-culturel et historique de leur période de production. Le contexte fictionnel imaginé par Ahmadou KOUROUMA est celui d'un univers africain des années 90; c'est un univers déstructuré par la conjoncture économique et les crises sociopolitiques.

L'action romanesque dans *Allah n'est pas obligé* se situe respectivement en Côte d'Ivoire, au Libéria et en Sierra Léone.

I.1.1. La côte d'ivoire

La côte d'ivoire est bordée au nord par le Burkina-Faso et le Mali, au sud, par l'océan Atlantique, au niveau du golf de Guinée, à l'ouest, par le Libéria et la Guinée et, à l'est par le Ghana.

La Côte d'Ivoire est une ancienne colonie française, qui a acquis son indépendance en 1960. Son Président a été Félix Houphouët-Boigny de 1960 à 1993. Contrairement à ces deux autres pays (le Libéria et sierra Léone), la côte d'ivoire a connu une stabilité politique jusqu'en 2002. Cependant, elle a été secouée par une crise économique au début des années 80. De 1982 à 1984, la Côte d'Ivoire rencontre sa première grande crise économique due à l'effet simultanée de la sécheresse et de la chute des cours du café et du cacao, principaux produits d'exportation qui dominent l'économie du pays, entraîne une récession économique. La crise économique perdure encore au cours des années 1990, entraînant des conséquences sociales néfastes.

1.1.2. Le Libéria

Le Libéria est un pays d'Afrique de l'ouest bordé au sud par l'océan Atlantique, au nord-ouest par la Sierra Leone, au nord par la Guinée et à l'est par la Côte d'Ivoire.

En 1822, le Libéria est fondé par une société américaine de colonisation « la société nationale d'Amérique de colonisation », pour y installer des esclaves noirs libérés. C'était le début d'un malaise entre la population autochtone et les esclaves libérés. Le 26 juillet 1847, le Libéria devenait une république indépendante. Les Américano-Libériens intégraient le système d'hierarchisation sociale mis en place par les colons. Ils constituaient la catégorie intermédiaire introduite dans les colonies par l'administration coloniale. Les noirs venus d'Amérique, formaient l'élite de la société. Les frères noirs de race, venus outre-Atlantique se comportaient en colons dans la société libérienne. La domination des Américano-libériens a duré deux siècles environ.

Le 12 avril 1980, le président Tolbert à la tête de l'Etat depuis 1971 est renversé par un coup d'état militaire mené par le sergent-chef Samuel Kanyon Doe un autochtone. En 1984 une constitution prévoyant le retour à un régime civil est approuvée par referendum mais Doe maintient une politique autoritaire. En 1990, le président Samuel Doe fut assassiné par les rebelles. L'intervention d'autres warlords (seigneurs de guerre) tels que prince Johnson rendit la situation très confuse. Dès 1990, la CEEAO envoya une force interafricaine de maintien de la paix, l'ECOMOG qui n'a pu obtenir le désarmement des belligérants.

I.1.3. La Sierra Léone

La Sierra Léone est un pays d'Afrique de l'ouest ouvert à l'océan Atlantique. Il est limité au nord et à l'est par la Guinée et au Sud-est par le Libéria.

En Sierra Léone la situation est presque identique qu'au Libéria. Ancienne colonie britannique, elle était destinée à accueillir des esclaves qui avaient fui l'Amérique et les Antilles qui s'étaient réfugiés en Angleterre. Le système était fortement inégalitaire entre les occupants et les autochtones.

Le 27 avril 1961, le pays obtint son indépendance. Mais à cause de luttes entre ethnies, le pays connut une grande instabilité politique et économique. La Guerre civile de la Sierra Léone se déroula de mars 1991 au 18 janvier 2002. Cette guerre avait pour principal but le contrôle des zones diamantifères.

Elle causa la mort de 100 000 à 200 000 personnes et le déplacement de plus de 2 millions de personnes (ce qui représente le tiers de la population de l'époque). De nombreuses mutilations eurent également lieu, ainsi que l'emploi massif d'enfants-soldats.

I.1.4. Ahmadou KOUROUMA dans la littérature ivoirienne

La littérature ivoirienne possède une littérature riche et variée et d'auteurs de grand talent, le plus connu d'entre eux est sans doute Ahmadou KOUROUMA avec *Les soleils des indépendances* (1968), grand classique du continent africain, faisant place aux formes orales africaines dans l'écart en langue française et frappant par son anti-classicisme. Ahmadou KOUROUMA a obtenu le prix Livre Inter en 1998 pour *En attendant le retour des bêtes sauvages*.

Il ne faut pas négliger par ailleurs, les œuvres maîtresses de Bernard DADIE, journaliste, conteur, dramaturge, romancier et poète qui domine la littérature ivoirienne dès les années trente, et de Loba AKE (*Etudiant noir*, 1960) pour ne nommer que ceux –là.

Les romanciers ivoiriens demeurent témoins attentifs de leur société : la fiction romanesque qu'ils proposent se fonde sur les problèmes de leur époque et les maux qui nuisent au développement harmonieux de leur pays. KOUROUMA aborde les problèmes économiques de la nouvelle société ivoirienne : le chômage, la cherté de la vie, les malversations etc.

L'histoire de Birahima, le narrateur d'*Allah n'est pas obligé*, n'est pratiquement ici qu'un prétexte pour Ahmadou KOUROUMA de raconter les réalités de la violence et des guerres qui sévissent en Afrique. La question des guerres tribales étant un phénomène généralisé en Afrique, l'auteur a pu par analogie prendre la réalité des guerres dont il maîtrise mieux l'histoire pour satisfaire la demande des enfants Djiboutiens. Au drame djiboutien, il substitue les drames libériens et sierra léonais.

Les séquences sur l'histoire sanglante du Libéria et de la Sierra Léone sont en fait liées à la réalité. Elles reprennent pour une grande partie les informations qui ont été données dans les différents journaux. On en conclut que le texte est un prétexte pour dénoncer les atrocités de la guerre. Le souci de coller de près la vérité historique amène KOUROUMA à laisser de côté les subterfuges de la fiction pour évoquer par leurs noms toutes les figures historiques qui ont marqué de manière négative l'histoire de l'Afrique contemporaine. C'est ainsi qu'il désigne nommément des personnages comme Samuel Kanyon Doe, Thomas Quionkpa et Prince Johnson pour le Libéria, Johnny Paul Koroma et le

tristement célèbre Foday Sanko pour la Sierra Léone. Il évoque aussi Houphouët Boigny, Sani Abacha, Siaka Stevens, etc.

Il est évident que tous ces personnages que l'auteur croque dans son roman ont adopté des comportements cannibales qui ont mené leurs pays vers le chaos. C'est ainsi que les rivalités entre les leaders locaux dégénèrent en guerre de clans ou guerres ethniques, surtout que la grande majorité des chefs d'état évoqués dans ces textes ont accédé au pouvoir grâce à des coups d'état sanglants.

1.2. Vie et œuvres de l'auteur

Ahmadou KOUROUMA est né en 1927 à Boundiali (Côte d'Ivoire). Après l'obtention du Certificat d'études primaires, il accède à l'Ecole primaire supérieure de Bingerville (EPS), en 1943, ensuite à l'Ecole technique supérieure de Bamako en 1947. A la même période, le Rassemblement Démocratique Africain (RDA) lève une violente croisade contre la Colonisation. L'Ecole coloniale n'échappe pas à ces soubresauts révolutionnaires. Pour avoir mené ses camarades écoliers à la révolte, il est arrêté puis renvoyé en Côte d'Ivoire où il est mobilisé d'office dans le corps des tirailleurs. Le régiment du caporal KOUROUMA est chargé de réprimer les premières révoltes contre la colonisation en Côte d'Ivoire. Il refuse de participer à cette expédition punitive contre ses compatriotes. Il est arrêté, dégradé, emprisonné avant d'être affecté au corps expéditionnaire français sur les théâtres d'opération d'Extrême Orient (Indochine). Le sergent KOUROUMA se retrouve dans un régiment radio de l'infanterie coloniale à Saïgon (1951-1954). Le temps de conscription accompli (de 1950 à 1955), le sous-officier de l'armée coloniale reprend ses études en France: il entre à l'Institut des actuaires de Lyon, où il obtient son diplôme en juin 1959 et un Certificat d'administration des entreprises délivré par

l'Université de Lyon. En juillet 1961, le jeune diplômé malinké retourne dans son pays. Nommé sous-directeur de la Caisse Nationale de Prévoyance Sociale de la Côte d'Ivoire, Ahmadou KOUROUMA constate rapidement que la réalité de l'indépendance est loin des espoirs qui ont forgé son idéal d'étudiant anticolonialiste. Pour se débarrasser, en effet, des opposants à sa politique de collaboration avec la France, Félix Houphouët-Boigny, le président de l'Etat et du parti unique, invente un faux complot. Ahmadou KOUROUMA et plusieurs de ses camarades sont menacés de mort. Il est libéré mais perd emploi et privilèges. Le gouvernement ivoirien interdit formellement de l'embaucher. Dès lors, il décide à 36 ans d'écrire pour témoigner contre l'oppression, l'emprisonnement et les tortures dont ses camarades sont victimes de la part des sicaires du pouvoir. Contraint à l'exil en France et en Algérie, KOUROUMA continue la rédaction du manuscrit des *Soleils des Indépendances*. La publication de ce roman lui est d'abord refusée en France avant d'être acceptée au Canada, en 1968. En 1970 Houphouët-Boigny fait amende honorable en déclarant publiquement que les complots des années «60» n'étaient que des machinations policières. Les détenus politiques sont libérés, les bannis peuvent rentrer. KOUROUMA saisit l'opportunité de cette réconciliation nationale dite « Journées du Dialogue » pour rentrer dans son pays en 1971. Cependant Houphouët-Boigny continue de régner en maître absolu en pratiquant une dictature « exquise ». Ahmadou KOUROUMA écrit une pièce de théâtre *Tougnatigui ou le Possesseur de vérité* qui va encore le conduire à l'exil. Il est d'abord affecté au Cameroun à l'Institut international des Assurances (1974-1984) ensuite au Togo comme directeur général d'une compagnie commune de réassurances des Etats membres de la zone franc (1984-1993). Il rédige son deuxième roman *Monnè, outrages et défis* pendant cette période. En 1993, KOUROUMA prend sa retraite en Côte d'Ivoire en

écrivain *En attendant le vote des bêtes sauvages* et *Allah n'est pas obligé*. Sa production littéraire a été couronnée de prestigieuses distinctions dont le prix Renaudot et le prix Goncourt des Lycées. Ahmadou KOUROUMA est titulaire d'une dizaine de décorations étrangères dont la légion d'honneur et la Grande croix de la décoration nationale ivoirienne. La disparition de cet écrivain francophone, le 11 décembre 2003, laisse une œuvre courte mais d'une amplitude historique considérable.

I.3. Résumé du roman *Allah n'est pas obligé*

Le jeune Birahima est le narrateur de *Allah n'est pas obligé* d'Ahmadou KOUROUMA. Sa vie commence bien mal, son père meurt lorsqu'il est enfant et sa mère est cul-de-jatte suite à une infection. Birahima est totalement livré à lui-même et devient rapidement un enfant de la rue. Orphelin de père et de mère, il est convaincu d'être poursuivi par une malédiction pour n'avoir pas été tendre avec sa mère pendant sa longue et douloureuse agonie. Malheureusement sa grand-mère est trop âgée pour s'occuper de lui. L'enfant est confié à sa tante qui habite au Libéria et il doit la rejoindre par ses propres moyens.

C'est Yacouba *le multiplicateur de billets* qui l'accompagne dans ce qui devient un long voyage initiatique et dangereux. Yacouba a fait fortune dans l'exportation de colas grâce aux pots de vin versés aux douaniers. Ruiné après la grève des dockers à Dakar, Yacouba se reconvertit en marabout fabricant d'amulettes porte-bonheur. Il fait miroiter l'espérance d'une vie facile et dorée au Libéria.

Le périple qui les mène au village de la tante Mahan, tutrice de Birahima, va les mettre face à la réalité des guerres tribales avec son lot de meurtres, pillages, viols, tortures, famines...

De 1993 à 1997, Birahima arpente les villes et les villages du Libéria (« bordel au simple ») et de la Sierra Leone (« bordel au carré »), faisant l'expérience, en qualité d'enfant-soldat et de coadjuteur du féticheur Yacouba, de scènes plus atroces les unes que les autres : viols, assassinats, anthropophagie... Il est même témoin de la mort « par coupure en tranches » d'un chef d'État destitué, le sanguinaire général Doe. Au terme de ce voyage déshumanisant et riche en monstruosité, il prie sur la fosse commune où repose tante Mahan avant d'être emmené en Côte d'Ivoire par son cousin, le docteur Mamadou.

1.4. L'originalité de l'œuvre

Le romancier ouvre de nouveaux rivages et des horizons neufs qu'il faudra découvrir avec l'innocence et quelquefois la naïveté de l'enfant. L'observateur ou le lecteur de KOUROUMA devra se débarrasser de tous les *a priori* pour s'abreuver à la source de sa fécondité créatrice. Le romancier s'engage dans un processus d'autoréalisation d'autant plus qu'il écrit dans un langage qui lui est propre. L'exploitation fictionnelle de l'Histoire apparaît dans la perspective kouroumienne comme une saignée, ce qui donne à cette écriture l'aspect d'un rituel, d'un sacrifice. Il s'est fortement inspiré des grands bouleversements de l'Histoire africaine, ceux qui mettent en relief des conflits, des guerres, des souffrances physiques et morales, qui toutes, dans une perspective métonymique, renvoient à une blessure, à du sang. KOUROUMA a, dans un langage de griot, créé ses fictions.

L'auteur a donc choisi des morceaux de l'Histoire et a ciblé des événements types répondant à ses besoins. Il s'engage ainsi dans la perspective classificatoire et événementielle de la chronologie.

Nous convenons avec Tzvetan Todorov que :

« Le travail de l'historien, comme tout travail sur le passé, ne consiste jamais seulement à établir des faits mais aussi à choisir certains d'entre eux comme étant plus saillants et plus significatifs que d'autres, à les mettre ensuite en relation entre eux ; or ce travail de sélection et de combinaison est nécessairement orienté par la recherche, non de la vérité, mais du bien »¹

A travers *Allah n'est pas obligé*, Ahmadou KOUROUMA dépeint l'histoire africaine et du rôle des dirigeants africains dans cette histoire. Cela fera objet d'analyse dans le chapitre suivant.

¹¹ Tzvetan TODOROV, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995, p. 150.

CHAPITRE II: LA MAUVAISE GESTION DE L'ELITE AFRICAINE.

L'Afrique d'aujourd'hui n'est plus celle des indépendances ou celle d'avant. Cinq décennies se sont passées mais malheureusement les aspirations du peuple Africain n'ont pas été satisfaisantes. L'élite africaine n'a pas répondu aux attentes des africains. La politique du maître d'hier, le colonisateur, s'est avéré la plus redoutable pour les nouveaux « maîtres » du lendemain des indépendances. Ces derniers adoptèrent la politique de diviser pour régner.

Au Libéria, une petite élite afro-américaine règne sur le pays. Cette petite élite est dirigée par un dictateur. Le dictateur et la petite élite appartiennent à la même ethnie. Les autres ethnies sont exploitées et la petite élite en profite. La population qui est opprimée n'a pas de droits et ne peut participer à aucune décision. Ainsi, courant d'opposition se développe.

Dans *Allah n'est pas obligé* c'est cette situation qui va déclencher le conflit. Voici ce qu'en dit le narrateur:

«Samuel Doe et certains de ses camarades ont eu marre de l'injustice qui frappait les natives du Libéria dans le Libéria indépendant. C'est pour ces raisons que les natives se révoltèrent et deux natives montèrent un complot de natives contre les afro-américains colonialiste et arrogants [...]. Ils les emmenèrent sur la plage, les mirent en caleçon, les attachèrent à des poteaux. Au lever du jour, devant la presse internationale, les fusillèrent comme des lapins »²

² Ahmadou KOUROUMA, *Allah n'est pas obligé*, pp.99-100

Après la guerre du Liberia, celle de la Sierra Léone éclate sous l'impulsion d'un seigneur de la guerre inspiré par Taylor. Le narrateur nous le présente dans son parcours historique :

« Foday Sankoh, de l'ethnie temné, est entré dans l'armée sierra léonaise en 1956. En 1962, il décroche le galon de caporal (il n'en aura pas d'autre dans sa longue et extraordinaire carrière) et fait partie en 1963 du contingent de soldats sierra léonais chargés du maintien de la paix au Congo[...]. En 1965, il est soupçonné d'avoir participé au complot du colonel John Bangoura contre Margai. Il est arrêté et relâché. En 1971, il est impliqué dans le coup d'État de Momoh contre Siaka Stevens. [...] Il faut plus, il faut une révolution populaire. Et il se met au service de cette révolution populaire. Il débute dans l'est du pays et enfin s'installe à Bô, la deuxième ville de Sierra Léone. [...] Au début 1991, il recrute une armée de trois cents personnes. Les hommes appelés les combattants de la liberté, l'armée le Front révolutionnaire uni (en pidgin, l'abréviation est R.U.F.). Il forme ses hommes ; ils deviennent de vrais combattants. Par une série de guet-apens, ces combattants se procurent l'armement moderne. [...] Le 23 mars 1991 au matin, il déclenche la guerre civile à la frontière du Liberia avec la complicité du bandit Taylor de ce pays. Le président Joseph Momoh, surpris, s'agite. [...] La Sierra Leone est sur le point d'être foutue ! »³

Comme présenté, Foday Sankoh est un piètre militaire au grade stationnaire, invétéré et irréductible, habitué du bagne, il est le filleul de Taylor. Le Libéria est sa base arrière. La guerre civile sierra léonaise est par conséquent une extension et une délocalisation de celle du Libéria. En témoignent les multiples relations qui lient les différents seigneurs des guerres fratricides.

³Ahmadou KOUROUMA, op. cit, pp166-168

II.1. Le rôle de l'élite

Vilfredo PARETO⁴ définit une élite comme une personne occupant une fonction dominante dans la société.

Dans le contexte africain, il est indispensable de distinguer deux types d'élites : l'élite moderne et l'élite traditionnelle.

L'élite moderne est celle composée de dirigeants, des élites politiques, des élites économiques, des intellectuels, des élites religieuses tandis que l'élite traditionnelle est faite des chefs traditionnels et autres patriarches.

Le terme « élite » ici est employé pour désigner des intellectuels et hommes politiques qui ont succédé aux colonisateurs dans la gestion des Etats africains.

Cette élite peut être patriote ou irresponsable face à la mission historique qui est la sienne, d'éclairer le peuple et de l'entraîner à assumer souverainement son plein développement dans la dignité. Un pays dirigé par une élite corrompue, comme c'est le cas du Libéria et de la Sierra Léone, est toujours en proie avec les guerres tribales étouffant l'éclosion et l'expression du génie national, ce qui empêche l'épanouissement des valeurs morales.

A ce sujet, Peter Abraham dit:

*« Il ne suffit pas d'avoir le pouvoir, mais il faut savoir s'en servir pour servir le pays. »*⁵

⁴ Vilfredo PARETO, *Tratto di Sociologia Generale*, Florence : Barbera, 1916 cité par BUSIMO Giovani, *Elite et Elitisme*, Paris, PUF, p.28

⁵ Peter ABRAHAM, *Une couronne pour Udama*, Stock, 1958, cité par Gueye NDIAYE, *Littératures africaines, présence africaine* 1978, p.188

Personne n'ignore que le continent a connu des dirigeants qui n'ont pas toujours satisfait les attentes du peuple.

Voici ce qu'en dit le narrateur:

« La Sierra Léone est un petit état africain foutu et perdu entre la Guinée et le Libéria. Ce pays a été un havre de paix, de stabilité, de sécurité pendant plus d'un siècle et demi, du début de la colonisation anglaise en 1808 à l'indépendance, le 27 avril 1961. [...] Avec les indépendances, le 27 avril 1961, les noirs nègres indigènes sauvages eurent le droit de vote. Et depuis dans la Sierra Léone, il n'y a que coup d'état, assassinat, pendaisons, exécutions et toutes sortes de désordres. »⁶.

Les africains ne sont pas des masochistes mais plutôt l'élite africaine est fondamentalement sadique. Elle pille les richesses de l'Afrique avec la complicité des multinationales occidentales. Elle détourne les fonds publics, fait de la surfacturation. Elle crée également des rébellions dans le but de posséder une partie du pouvoir car en Afrique, être au pouvoir signifie s'enrichir illicitement. Le pouvoir politique devient la principale source d'enrichissement de l'élite africaine. Cette dernière est au centre des conflits identitaires constatés à l'intérieur des Etats. L'élite politique africaine perd ainsi son âme, sa conscience.

II.2. L'échec de l'élite africaine

Le politicien se lance normalement dans la politique pour « servir la nation » mais la réalité en est autrement malheureusement. En réalité, ils ont un objectif qui reste dans leur for intérieur: c'est celui de satisfaire leurs intérêts

⁶ Ahmadou KOUROUMA, op. cit, pp.163-164

particuliers. Cela transparaît à travers leurs actions et leurs attitudes. Le nationalisme signifie pour eux l'accumulation des richesses et le monopole du pouvoir. Les élites des indépendances ont ainsi refusé le droit et la justice dans les processus de production et de répartition des richesses sur le continent.

A propos de cette élite, Frantz FANON cite par R.DUMONT et Marie France MONTTIN dans *l'Afrique étranglée* dit:

*« Quand cette caste sera anéantie, dévorée par ses propres contradictions, on s'apercevra qu'il ne s'est rien passé depuis l'indépendance, qu'il faut repartir à zéro »*⁷

Ce n'est pas l'amour de la patrie qui pousse les dirigeants à s'attacher à la direction des affaires du pays, mais ce sont leurs intérêts qu'ils mettent en avant.

II.2.1. Motifs de la vocation politique

Nombreux dirigeants africains restent en effet persuadés que le pouvoir est le moyen le plus sûr et le plus rapide de s'assurer une fortune pour se protéger contre les incertitudes du lendemain. Ainsi, s'enrichir au détriment des autres est l'un des objectifs visés sinon seul. Jean François BAYART dans *l'Etat en Afrique. La politique du ventre*, dit ceci: *« La lutte pour le pouvoir est peut être au premier chef une lutte pour la richesse. »*⁸.

Dans le roman qui nous intéresse, Birahima nous fait part de cette triste réalité:

⁷ Frantz FANON, *les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1961, p125 cité par René DUMONT et Marie-France MONTTIN; in *l'Afrique étranglée* p.14

⁸ Jean François BAYART, *L'Etat en Afrique. La politique du ventre*, Karthala, 1989, p.122

« Quand le dictateur détenteur du pouvoir devenait trop pourri, trop riche, un militaire par un coup d'état le remplaçait. [...] Ce remplaçant devenait à son tour trop pourri, trop riche, un autre par un coup d'état le remplaçait [...] il s'enfuyait avec le Liriki (le liriki signifie fric) »⁹

Le fait d'être au pouvoir est une occasion d'être à l'abri de la pauvreté. Arrivé au pouvoir, le politicien fait tout pour se maintenir, si possible s'éterniser de peur d'être condamné pour les forfaits commis pendant l'exercice de son mandat. Pour s'assurer de la survie de son système, le dictateur met en place un régime dictatorial, népotique: un pouvoir sans partage.

II.2.2. Dérives du pouvoir.

Beaucoup d'africains ambitionnent le pouvoir. Ils en ont soif.

En effet, un dirigeant qui vient de passer plusieurs années au pouvoir ne veut pas céder le fauteuil présidentiel à d'autres. L'exclusion des adversaires politiques par la prison, les coups d'Etat, les assassinats ont été l'œuvre des partis uniques mis en place par l'élite. Le gouvernement qui assassine la jeunesse et les cadres à l'intérieur est voué à la désertion de l'élite qui fuit la dictature et le népotisme du pouvoir corrompu antinational.

Il se manifeste le plus souvent par l'instauration de partis uniques qui ne sont que trop propices à la dictature dont sont victimes les populations. Sa patrie ne lui sert qu'à s'enrichir personnellement et ne lui impose aucune loyauté vis-à-vis d'elle. L'élite ne s'est à aucun moment sentie loyale vis-à-vis du peuple. Au mieux, elle l'a fait quand le peuple signifiait pour elle le groupe ethnique, le

⁹ Ahmadou KOUROUMA, op. cit, p.116

clan, le parti politique mais rarement l'ensemble des populations et leurs institutions au nom desquelles elle était supposée gouverner.

II.2.2.1. Népotisme

Le népotisme consiste à sacrifier l'intérêt des autres à l'intérêt des plus proches par exemple sa famille, son clan, sa tribu, sa région, etc.

En politique, le népotisme est caractérisé par les faveurs qu'un homme ou une femme au pouvoir montre envers sa famille ou ses amis, sans considération du mérite ou de l'équité, de leurs aptitudes ou capacités. Ainsi, dans certains régimes dictatoriaux de types républicain, le népotisme peut notamment conduire les dirigeants en place à transmettre leurs pouvoirs de façon héréditaire à leurs enfants.

En Sierra Leone les Mendès, les ressortissants de l'ethnie du premier ministre étaient les plus favorisés. Le président Margaï fut succédé à sa mort par son frère Big Albert. Le pouvoir servant les intérêts d'un petit nombre attisait les rivalités tribales.

II.2.2.2. Tribalisme

Les idées à base tribale sont la source des malheurs dont souffre actuellement la société africaine. Joseph MPUNDU dénonce avec acharnement les méfaits du tribalisme dans lequel les dirigeants africains veulent conduire le peuple:

« Le tribalisme mobilise des énergies humaines énormes en les détournant de l'effort économique et en les orientant vers l'autodestruction. Il favorise l'instabilité politique et l'insécurité; favorise les dirigeants incompetents mais se

renforcent grâce à la solidarité négative de leurs groupes tribales. Il favorise également le détournement des biens publiques pour entretenir les parasites qui prennent alors les détourneurs comme des héros »¹⁰

On voit très bien à travers *Allah n'est pas obligé* que les factions sont faites à partir des tribus qui se haïssent d'une haine implacable. C'est ce que nous raconte l'héros Birahima dans ce passage:

«Les yacous et les gyos étaient les ennemis héréditaires des guérés et des krahn. guéré et krahn sont les noms d'autres nègres noirs africains indigènes d'une autre région foutue du Liberia. Quand un krahn ou un guéré arrivait à zorzor, on le torturait avant de le tuer parce que c'est la loi des guerres tribales qui veut ça. Dans les guerres tribales, on ne veut pas les hommes d'une autre tribu différente de notre tribu.»¹¹

Les populations sont décimées en fonction de leur appartenance à telle ou telle ethnie ou tribu. Cette confrontation est née de l'ambition d'une ethnie et de son leader de s'imposer et de régner seul, d'assurer son hégémonie sur l'autre ethnie, le tenant dans la subordination. Sous le fallacieux prétexte de rétablir la justice pour des collectivités ou des peuples frustrés et spoliés de leur droit minimum, des hommes manipuleront l'opinion des peuples dont ils émanent et dont ils se portent garants pour livrer bataille à d'autres peuples voisins pour la plupart. C'est le début des guerres civiles qui, si elles n'ont des origines religieuses, sont généralement provoquées par des problèmes ethniques. Pour palier à cette situation, on tente d'instaurer un régime dit démocratique.

¹⁰Joseph MPLUNDU, *Les partis politiques*, Kinshasa, Epiphanie, 1991.p.8

¹¹Ahmadou KOUROUMA, op cit, p.73

II.2.2.3. La démocratisation

En politique, la démocratisation est le processus qui permet à un régime d'évoluer vers une démocratie ou de renforcer son caractère démocratique.

En Afrique, plusieurs gouvernements se sont relayés, depuis l'indépendance dans la même turbulence. Le continent vit dans un certain malaise qui semble incessant. Un dictateur prend le pouvoir, il favorise son ethnie, il est renversé par un autre dictateur. Cet autre dictateur favorise son ethnie et il est à son tour renversé et ainsi de suite.

Le courant de la démocratisation de l'Afrique apparaît comme une volonté de fragiliser les pouvoirs dictatoriaux. Lors du sommet France-Afrique des 19-20 juin 1990, le président François Mitterrand avait averti ses pairs africains de la liaison de l'aide publique au développement à l'ouverture démocratique.

Dans le roman qui nous intéresse, les dictateurs cherchent à s'adapter face à cette situation. En Sierra Leone, les caisses sont vides et le président Valentine Strasser est obligé de jouer le jeu démocratique. Il autorise les partis politiques qui étaient supprimés à l'ascension de son pouvoir.

D'autres dirigeants pour se maintenir au pouvoir, recourent à un stratagème qui est celui de truquer les élections, de changer la constitution. La bonne gouvernance n'est pas le fort des dirigeants africains. Bien au contraire, c'est ce qui leur permet de rester au pouvoir en organisant des élections truquées d'avance par l'achat de conscience non seulement des électeurs en majorité analphabètes, mais aussi de ceux qui organisent les élections.

Au Libéria, Samuel Doe renonce au statut de militaire, devient un civil, se fait rédiger une constitution à sa mesure pour remporter les élections à 99,99%. L'avènement de la démocratie en Afrique n'a pas entraîné une transformation radicale de la classe politique.

II.3. La mauvaise gestion de la société

Le roman s'ouvre sur un tableau qui présente un contexte de crise bien précis, celui d'un pays africain, la Côte d'Ivoire, dans les années 1990. La situation du narrateur, Birahima, est assez typique de celle que l'on appelle généralement en Afrique noire des « conjoncturés », c'est-à-dire des victimes de la conjoncture et de la crise économique. La Côte d'Ivoire longtemps citée comme modèle de développement économique s'effondre, laissant derrière elle une jeunesse au chômage et une société en crise, livrée à la corruption, à la « débrouille » et au « business ». C'est donc sur cette terre ravagée par une instabilité économique que le narrateur commence son récit.

La mauvaise gestion de la société postcoloniale est marquée par un chômage grandissant, l'injustice, les frustrations, la corruption.

II.3.1. La corruption

Le désir d'acquisition des ressources financières et matérielles dans un contexte social marqué par le chômage constitue une stratégie de survie et d'enrichissement pour l'homme. Le héros Birahima ne semble pas insensible à ce désir comme il le rapporte dans cet extrait narratif:

« Pour m'encourager à partir, il m'a appris des tas de choses sur le Libéria [...]. Des choses merveilleuses. Là-bas, les enfants de la rue comme moi devenaient des enfants-soldats [...]; Small soldiers. Les Small soldiers avaient tout et tout

[...]. Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Ils avaient des chaussures, des galons, des radios, des casquettes, et même des voitures qu'on appelle aussi des 4x4... »¹²

Ces propos traduisent la volonté du héros de modifier radicalement son existence face un environnement hostile et un avenir hypothétique. Ici, le Libéria, état en guerre, devient paradoxalement une terre d'enrichissement car « *On trouve tout à prix cadeau, du diamant au prix cadeau, des télévisions au prix cadeau, des 4x4, cadeau. [...] Et quand tout est au prix cadeau dans un pays, les commerçants affluent vers ce pays [...] faire de gros bénéfices* ».¹³

Mais le récit de Birahima souligne aussi que parmi les « conjoncturés » figurent des « *ministres, des députés, des hauts fonctionnaires et des nouveaux riches* »¹⁴ prêts à tout pour accroître ou maintenir leurs privilèges et avantages. Généralisant la corruption dans tous les rouages de la société comme l'indique l'extrait suivant :

« Si tu n'arrives pas à mouiller la barbe des magistrats, des juges, des greffiers et avocats du tribunal d'Abidjan, tu es condamné au plus fort. Quand tu es condamné, si tu n'arrives pas à mouiller les barbes d'huissiers et des policiers, on saisit tes concessions avec tes maisons. »¹⁵

La corruption est un véritable fléau en Afrique, qui touche particulièrement les élites. En l'absence d'initiatives individuelles ou collectives de production de richesses, l'Etat reste la seule vache à lait. La politique est ainsi le plus grand pourvoyeur d'emplois et le seul moyen de s'enrichir de façon illicite. Cet état de fait inhibe toute initiative et transforme certains agents de l'Etat, mais

¹² Ahmadou KOUROUMA, op .cit, pp.43-44

¹³ Ahmadou KOUROUMA, ibidem.

¹⁴ Ahmadou KOUROUMA, ibidem

¹⁵ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p.40

surtout ceux qui sont au pouvoir ou proches, en de véritables sangsues. Les économies en sont du coup gangrénées. Si l'argent qui part en fumée au moyen de la corruption était effectivement investi en faveur des populations, l'Afrique aurait fait un grand bond en avant sur la voie du développement. Dans le contexte de crise des années 90 dont s'inspire le récit, les états africains sont fragilisés par l'effondrement des secteurs clés que sont l'éducation et la santé (la mère du héros décède d'ailleurs d'une infection mal soignée faute de ressources financières) et le chômage d'une jeunesse diplômée et déracinée.

1.3.2. La déscolarisation

En se plongeant dans l'univers de Birahima, on se rend compte que la situation des enfants de la rue et des enfants soldats est souvent la résultante d'une profonde déstructuration du tissu familial, de l'échec du système éducatif et enfin de la faillite généralisée de l'État-nation. Le secteur éducatif est censé attirer plus d'entretien et surveillance du gouvernement car il est la meilleure façon d'assurer l'avenir d'un pays et un moyen de développement de la société. Toutefois, le contraire est ce qu'on voit dans ces pays :

En rupture avec l'école et avec sa mère qu'il soupçonne de sorcellerie, Birahima erre dans son village de Togobala avant d'être recueilli par sa grand-mère. Le jeune orphelin est destiné à rejoindre sa tante et désormais tutrice dans un village situé au Libéria voisin. D'emblée, le récit du jeune narrateur souligne la faillite de l'école et de son rôle « d'ascenseur social » :

« ... Mon école n'est pas arrivé très loin; j'ai coupé cours élémentaire deux. J'ai quitté le banc parce que tout le monde a dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère. [...] parce que même avec la licence de l'université, on n'est pas fichu d'être infirmier ou instituteur dans une des



républiques bananières corrompues de l'Afrique francophone. [...] on n'est pas fichu de gagner de l'argent facilement comme agent de l'État dans une république foutue et corrompue comme en Guinée, en Côte d'Ivoire, etc., etc. »¹⁶.

Le narrateur justifie son faible niveau d'instruction par la déliquescence des structures scolaires dans une « *république foutue et corrompue* »; mais aussi parce que l'école et le diplôme (« *la licence d'université* ») ne garantissent plus l'emploi pour de nombreux jeunes, l'État étant incapable de résorber le trop plein de diplômés qui sortent des universités de la Côte d'Ivoire ou des pays voisins.

Comme nous l'avons déjà précisé, le contexte socio discursif est celui d'un univers africain des années 90, marqué par la "conjoncture économique" et la crise sociale et politique ; c'est d'ailleurs dans ce contexte de crise que le narrateur précise d'entrée de jeu son faible niveau d'instruction scolaire. L'école est jugée négativement par une large part de l'opinion publique que le jeune narrateur met un terme prématurément à ses études, même si l'on peut supposer que des motivations matérielles ne sont pas absentes de cette décision. En effet, accablé par la pauvreté et une vie difficile à la campagne, le jeune orphelin Birahima ne peut poursuivre sa scolarité, contraint de partir à la recherche de sa tutrice.

De tout ce qui précède nous pouvons conclure que la stabilité du continent viendra de la volonté des dirigeants politiques, de l'élite africaine à vouloir changer le cours de choses. L'élite africaine fonctionne à partir de règles qui semblent exclure l'écrasante majorité de la société. Et les guerres qui ensanglantent l'Afrique sont révélatrices de l'inconscience de ses hommes

¹⁶ Ahmadou KOUROUMA, op.cit pp9-10

politiques. Cela est l'objet de l'analyse que nous mènerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE III: LA GUERRE CIVILE

Actuellement, plusieurs pays africains sont en guerre ou vivent une situation précaire d' après guerre ou, encore sont embourbés dans un contexte qui, s'il n'est pas celui de guerre, peut malheureusement en constituer l'étape préliminaire.

La plupart des conflits et guerre opposent les populations ou une partie des populations en leurs gouvernants. Autrement dit, il s'agit des conflits internes ou des guerres civiles.

Dans nombreux pays en guerre; il est aisé de remarquer que cette situation a été précédée par le règne, pendant de très longues années, d'un parti unique ou d'un régime militaire. En tout état de cause, un régime qui n'était pas de droit démocratique et libéral, qui était caractérisé par une mauvaise gouvernance, donnait lieu à toutes sortes d'abus sans que les citoyens disposent des mécanismes institutionnels compétents pour réparer les torts dont ils ont été victimes.

Les personnes entrées en rébellion contre le pouvoir central de leurs pays respectifs sont d'abord et avant tout des citoyens de ces pays, même si elles peuvent bénéficier de certains cas de soutien de pays étrangers ou d'organisations de toutes sortes.

Une fois la guerre éclatée, elle est d'une violence inouïe et d'une inhumanité inqualifiable. Dans ces guerres fratricides, plusieurs acteurs entrent en jeu.

III.1. Les acteurs de la guerre

Dans le roman qui nous intéresse, on peut classer les acteurs de la guerre en quatre catégories :

-les enfants- soldats : capitaine kid, Jean Taï dit Tête brûlée, Sarah, Capitaine Kik le malin, Sékou Ouédraogo le terrible, Sosso la panthère, Mamadou le fou, John le fier, Boukary le maudit, Jean Bazon dit Johnny la foudre, Siponni la vipère

-les chefs de guerre : le colonel Papa le bon, le général Baclay Doe, Prince Johnson, Foday Sankoh

-les marabouts : Yacouba, les Kamajors

-La part de la communauté internationale : ONU, CEDEAO, ECOMOG

-Les femmes : Onika Baclay, sœur Aminata Gabriel, la mère supérieure Marie Béatrice

III.1.1. Les enfants- soldats

Le phénomène des enfants-soldats est une stratégie de guerre que nombre de guerres civiles ont fait connaître au monde en cette fin du 21^{ème} siècle. Birahima a pu le constater :

« L'enfant-soldat est le personnage le plus célèbre de cette fin du vingtième siècle. »¹⁷.

¹⁷ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p93

Birahima définit les enfants-soldats : des enfants perdus dans des tenus trop grandes pour eux, motivés par l'envie de bien manger, de tenues ou de « kalachs » neuves.

Le concept « enfant-soldat » est un contexte qui est défini selon différents aspects.

Selon le programme chargé de la présentation du recrutement des enfants-soldats dans l'armée, l'enfant-soldat désigne « toute personne qui est sous le commandement avant qu'il n'ait atteint la maturité. »

L'enfant-soldat serait donc une personne ayant moins de 18 ans et qui prend part dans un conflit armé.

Ces enfants sont appelés pudiquement enfant-soldat comme si ces deux termes « enfant » et « soldat » pouvaient aller de pair alors que normalement deux termes qui renvoient pas à la même réalité. Pire encore, la guerre dans laquelle ils sont contraints de participer ne peut être en aucun cas un jeu d'enfant. Conventionnellement, les enfants-soldats devraient rester en dehors de la mêlée. Mais, la réalité en est autre. Dans le roman qui nous intéresse, Birahima un petit garçon de 10 ou 12ans prend part aux atrocités commises en Sierra Leone et au Liberia. Ahmadou KOUROUMA dépeint une société immorale qui instrumentalise des enfants dans des actes ignobles de guerre.

III.1.1.1. Les enfants- soldats dans le monde

D'après l'Unicef, ils sont près de 300000 à travers le monde dont 120000 en Afrique subsaharienne. Selon Jean Claude Alt¹⁸, responsable de la commission enfants à Amnesty International-France, ces chiffres sont bien en dessous de la réalité.

Les enfants des pays déchirés par la guerre en Afrique ou ailleurs sont souvent les premières victimes directes ou indirectes de la violence. D'autres sont les témoins de diverses violences qui y sont associées.

Dans plusieurs pays, les enfants, pendant la guerre, sont enrôlés dans les différentes armées selon différentes circonstances.

III.1.1.2. Les circonstances d'enrôlement.

Lorsque la plupart des hommes adultes sont exterminés, c'est naturellement qu'on enrôle des enfants de gré ou de force. Une lecture attentionnée démontre que le personnage a été utilisé comme instrument de guerre à bon marché parce *qu'étant plus malléable, facile à conditionner et à manipuler, pour tuer sans appréhensions ou obéir sans discours*. C'est l'âge de l'innocence. Il paie un lourd tribut du fait de son inexpérience, de sa naïveté. L'enfant-soldat est la conséquence d'un certain nombre de manques : manque de repères et de pères, manque de cadre scolaire et d'instruction adéquat, manque de ressources. C'est donc dans ce contexte de manque généralisé que surgissent des manipulateurs intéressés, comme Yacouba, l'accompagnateur de Birahima dans son périple libérien et sierra léonais :

¹⁸ Gérard MACHEL, *conséquences des conflits armés sur les enfants*, New York, UNICEF, 1996.

« Pour m'encourager à partir, il m'a appris de tas d'autres choses sur le Liberia [...]. Des choses merveilleuses. Là-bas, il y avait la guerre tribale. Là-bas, les enfants de la rue comme moi devenaient des enfants-soldats [...]. Des small-soldiers avaient tout et tout [...]. Ils avaient de l'argent, même des dollars américains. Ils avaient des chaussures, des galons, des radios, des casquettes et même des voitures. »¹⁹.

Orphelin et pauvre, Birahima succombe au discours fallacieux de l'homme d'affaires Yacouba ; les désirs du jeune narrateur ont tout l'air d'un caprice d'enfant :

« J'ai chialé comme un enfant pourri : Enfant-soldat, small-soldier, soldat-enfant, je veux devenir un enfant-soldat. Je veux aller chez ma tante à Niangbo. »²⁰.

Pour les enfants-soldats, la guerre est une occasion de s'affirmer dans cette guerre qui n'épargne personne. Dans un pays à feu et à sang, « quand on a plus personne sur terre, ni père ni mère, ni sœur »²¹, plus d'école, plus d'institution qui protège l'exploitation des enfants par des factions militaires, les enfants font de la guerre leur école, une école qui permet de survivre à la guerre, en leur enseignant des pratiques militaires, en leur procurant un toit, de la nourriture, de la drogue, de l'argent et une vie quasi-héroïque. Les enfants-soldats représentent psychologiquement les chefs de faction et de guerre, non pas comme leurs bourreaux mais comme leurs protecteurs.

¹⁹ Ahmadou KOUROUMA, op. cit., pp.43-44

²⁰ Ahmadou KOUROUMA, op. cit., p.60

²¹ Ahmadou KOUROUMA, op. cit., p.42

Les autres sont enrôlés de force, raflés dans les écoles, kidnappés dans les villages. Dans son interview accordé à la revue PLANETE JEUNES no-94, août – septembre 2008, Bibiche N. raconte :

« J'ai été kidnappé un jour de semaine après mon retour de l'école primaire, à Mbata, mon village, situé dans la province de l'équateur, au nord de la RDC .On m'a forcée à devenir combattante du mouvement de libération du Congo(MLC), un groupe rebelle »²².

Pour les empêcher de fuir et de retourner dans leurs communautés, on les obligeait parfois à commettre des atrocités contres leurs propres familles ou leurs voisins.ces atrocités sont commandités par des seigneurs de guerre sans foi ni loi.

III.1.2. Les chefs de guerre

Les manipulateurs deviennent de chefs de guerre, des généraux, des leaders charismatiques, des meneurs d'hommes et de troupes d'enfants-soldats. Le caractère messianique avoué de leur ambition astreint le peuple à leur vénération. Ils règnent par le fait même sur des ethnies aveuglées par la volonté de se venger des frustrations et des spoliations subies. Ils sont vénérés et prennent le nom de «Seigneurs de la guerre». Cette dénomination fait d'eux des intouchables, qui ne rendent pas compte, mais à qui on rend des comptes. Ils sont des dieux vivants pour qui le peuple se sacrifie dans le sang de la liberté. L'exercice du pouvoir politique se fait dans la brutalité et la bestialité. La torture est le maître-mot de leur pouvoir. Les limites humaines sont franchies avec les guerres civiles et les protagonistes rivalisent dans l'horreur.C'est l'escalade de la violence et la recrudescence des tueries. Ces

²² Planète jeunes no94-août -septembre2008, p.17

observations ont sans doute amené Ahmadou KOUROUMA à affirmer par l'entremise du narrateur d'*Allah n'est pas obligé* que:

*«On dit qu'il y a la guerre civile dans un pays, ça signifie que des bandits de grand chemin se sont partagé le pays. Ils se sont partagé la richesse; ils se sont partagé le territoire, ils se sont partagé les hommes. Ils se sont partagés tout et tout et le monde entier les laisse faire. Tout le monde les laisse tuer librement les innocents, les enfants et les femmes.»*²³

Cette dénonciation de la guerre tribale par le narrateur repose sur quatre points fondamentaux: la dislocation du territoire national ou régional, la montée de l'ethnocentrisme et du tribalisme, la légitimation de la violence et des tueries. Le syntagme nominal «bandits de grand chemin» qui désignerait les «seigneurs de la guerre» est hautement porteur de sens. Il met en relief la malfaisance sans aveu ni repentance des seigneurs de la guerre. En témoigne cette remarque du narrateur Birahima: *«A Zorzor, le colonel Papa le Bon avait le droit de vie et de mort sur tous les habitants. Il était le chef de la ville et de la région et surtout le coq de la ville.»*²⁴

Les meurtres sont fortement liés à l'exercice du pouvoir des «seigneurs de la guerre». C'est même par les nombreuses tueries qu'ils manifestent leur pouvoir. La pratique est la même dans tous les camps retranchés. Ainsi bien qu'ils soient sur des espaces différents, les «seigneurs de la guerre» ont tous le même pouvoir sur leur peuple. Leur totalitarisme est la clef de leur pouvoir. Le peuple brûlé et torturé souffre dans sa chair mais subit toujours la dictature de ces seigneurs qui le jettent en pâture à la scélératesse, à la cruauté sanguinaire et aux crimes des enfants-soldats qui s'identifient comme les exécutants des

²³ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, pS1

²⁴ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p44

plans des seigneurs de la guerre, les sicaires, les hommes de mains et les sbires de ces seigneurs. Face à ce tandem impitoyable, seigneurs de la guerre/enfants-soldats dont la première composante est le planificateur et la seconde l'exécutant, le peuple abasourdi, épuisé, assiste muet à son exécution sommaire. Dans cette sale besogne, les marabouts sont toujours installés derrière chaque responsable de faction.

III.1.3. Les marabouts

A la lecture du roman, nous apprenons que l'Afrique est une mosaïque de la sorcellerie et de fétichisme.

KOUROUMA donne à la magie traditionnelle africaine, le fétichisme, une place prépondérante: le personnage principal est accompagné, guidé et protégé par les « talents » d'un féticheur. Installés derrière chaque responsable de faction, les marabouts représentent des garants d'espoir de ces univers chaotiques. Chaque chef de guerre, chaque responsable de faction, espère atteindre l'immortalité. Pour cela, il est prêt à tout sacrifier pour sauver sa peau.

Le recours aux fétiches donne un espoir de supériorité et de protection dans ces deux pays. Ainsi, le sacrifice étant le fétiche suprême, des individus se livrent aux meurtres les plus atroces qui leur garantissent le pouvoir. Le général TIEFFI, lors d'une conversation avec Birahima confirme cette réalité :

« Dans les guerres tribales, un peu de sang humaine est nécessaire. Ça rend le cœur dur et ça protège contre les balles. La meilleure protection contre les balles sifflantes, c'est peut-être un peu de chair de l'homme »²⁵

²⁵ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p144

L'univers du Libéria, atteint par la guerre, devient le lieu par excellence où les chefs de guerre et autres individus qui combattent pour prendre le contrôle du pays, se livrent aussi au concours de fétiches.

Le territoire devient le lieu d'expression du fétichisme d'où l'omniprésence et l'importance des marabouts.

En effet, dans sa narration, Birahima s'accompagne au Libéria et ensuite en Sierra Leone par Yacouba, un individu qui s'est autoproclamé « grigriman » pour aller faire fortune dans ces pays déliquescents où on ne croit plus à rien, même plus à la vie. De la sorte, le marabout devient la seule lueur d'espoir pour ceux qui sont en contact permanent avec la mort.

A leur arrivée sur le territoire libérien, lorsqu'ils se sont faits prisonniers du NPFL, dans l'unité dirigée par papa le bon, Yacouba n'hésite pas à faire valoir son atout « *moi féticheur, moi grigriman, grigriman* »²⁶

Ce métier si important pour les chefs de guerre lui permet de bénéficier un traitement de faveur du colonel Papa le bon. Il est alors recruté comme féticheur dans la faction du colonel Papa le bon. Mu par le désir d'enrichissement, Yacouba, à l'instar d'autres marabouts, manipule les chefs de guerre et de faction se portant garant d'immortalité. Aussi absurde que cela puisse sembler, ces redoutables combattants se laissent berner par les belles paroles des marabouts.

Après avoir su vendre son illusion au colonel Papa le bon, Yacouba se met au travail. Et dans le respect de la logique du milieu, il fabrique les premiers

²⁶Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p57

fétiches au colonel Papa le bon: « *Le colonel papa le bon les attacha sous la soutane à la ceinture. Il paya cash.* »²⁷.

Ce passage montre la cupidité des marabouts. Leur enrichissement repose sur les conflits. Dès lors, leurs fétiches visent à donner plus d'ardeur, de courage aux chefs de guerre pour entretenir les conflits le plus longtemps possible afin de leur assurer leur gagne-pain:

« *Les fétiches s'achetaient au prix fort [...] les fétiches se renouvelaient. Yacouba ne manquait jamais de boulot. Non, jamais. Yacouba était riche comme un mora-naba, c'est le chef cossu des mossis du Burkina Faso. Il envoyait de l'argent au village de Togobala [...], tellement il avait de l'argent de reste.* »²⁸.

Le marabout qui fait la force des chefs de faction, est un acteur essentiel du conflit puisque "dans ces sociétés, mortifères ou nécrophiles, celui qui tue peut à son tour être tué. Le fétiche est donc une garantie."²⁹ Les féticheurs, marabouts et autres grigrimen sont recrutés par chaque faction, exception faite aux kamajors qui, eux-mêmes sont de redoutables magiciens. Ils se donnent à un rituel après la mort de chaque grand guerrier, à l'image des funérailles consacrées à soeur Aminata:

«*Trois maîtres chasseurs sont venus se pencher sur la tombe de sœur Aminata .Ils ont extrait et recueilli le cœur .Ils sont partis avec le cœur en dehors de la cérémonie .En dehors de la cérémonie, le cœur a été frit [...]et mis dans un bain d'huile à l'intérieur d'un canari.*»³⁰.

²⁷ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, pp74-75

²⁸ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p75

²⁹ MIKALA Gyno-Noël, *Ecriture et Paroles satiriques dans les romans d'AHMADOU KOUROUMA*, Créteil : Université de Paris-Val de -Marne, 2009, p.58

³⁰ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p192

Les kamajors qui combattent dans le conflit libéro-libérien sont la prolongation d'une caste traditionnelle de chasseurs et montrent comment ce conflit a utilisé la tradition en la dévoyant pour des objectifs d'aujourd'hui qui prônent l'exaltation de la violence.

La violence s'est incrustée dans le pays et chaque faction veut en user pour intimider les autres. C'est la porte ouverte à la barbarie sous le couvert du fétiche et avec l'aval des marabouts. Dans cet univers chaotique, les femmes jouent un rôle non moins négligeable.

III.1.4. Les femmes

Les premières victimes des exactions perpétrées lors des guerres sont les femmes et les enfants. Et si cela est ainsi, c'est bien parce qu'a priori ils sont considérés comme les plus vulnérables, ceux-là même que l'on doit protéger. Seulement, on observe également que loin de représenter des créatures en besoin de protection, elles figurent aussi souvent parmi les guerriers, ceux qui se battent ou alors comptent, parfois, parmi les bourreaux, ceux qui maltraitent. Que ce soient les filles-soldats ou les femmes-soldats, elles sont presque toutes « *méchantes, trop méchantes* »³¹.

Dans *Allah n'est pas obligé*, l'exemple le plus éloquent de la cruauté dont peuvent faire preuve les femmes dans des contextes graves est celui du général Onika Baclay Doe qui est à la tête d'une armée à elle confiée par son frère, Samuel Doe. Cette petite femme présentée comme « *énergique comme un cabri auquel on a pris le petit* »³² n'a d'égard pour personne et surtout pas pour la valeur humaine, si ce n'est pour l'argent qu'elle se charge de faire fructifier

³¹ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p95

³² Idem, p109

par divers moyens illégaux. C'est une sorte d'ogresse. Le narrateur souligne, en outre, qu'elle « *avait droit de vie et de mort sur tout le monde a Saniquellie [son territoire] et elle en usait. Et en abusait* »³³. Elle y a instauré un code pénal et une justice qui lui sont propres. Tous les prévenus sont, d'emblée, coupables et « *toujours condamnés à mort. Et les condamnés passent illico presto sur l'aire de l'exécution* »³⁴. Il faut dire que son grade de « général » d'armée et sa qualité de sœur du chef de l'Etat lui conférant, quelque peu, tous les droits. D'ailleurs, elle ne lui rend aucun compte et a créé un Etat dans l'Etat avec une gestion familiale. Mais, en réalité, on peut voir dans son organisation un exemple de société matriarcale, une société d'amazone.

En effet, les postes les plus importants sont occupés par des femmes qui sont dotées d'un pouvoir décisionnaire. Ces trois brus ont été érigées au rang de commandants et leurs époux campent dans le rôle de figurants car ils ne sont que des personnages racontés. Le silence qui est fait autour de leur physique peut laisser entendre que s'il n'est pas insignifiant, il ne retient pas le regard. Ces femmes n'ont d'importance que par rapport aux rôles qu'elles assument. Elles sont en charge des finances (Sita Baclay), des prisons (Monita Baclay) et des enfants-soldats (Rita Baclay). Sita, la musulmane pratiquante, n'est pas « *humanitaire pour un sou* »³⁵; elle s'amuse du spectacle des hommes qu'elle fait fusiller. Rita, quant à elle, est une pédophile qui abuse des enfants dont elle s'occupe pour assouvir ses instincts pervers. Seule Monita, la protestante, fait preuve d'humanisme dans ce lot. Le narrateur la pare, d'ailleurs, d'« *un cœur d'or* »³⁶. Elle fait fi des ordres du général Onika et donne à manger aux

³³ Ahmadou KOUROUMA op.cit, p111

³⁴ Idem, p107

³⁵ Ahmadou KOUROUMA, op .cit , p109

³⁶ ibidem

prévenus affamés. Elle en fait même plus que son devoir ne l'y oblige en s'offrant en partage :

« Elle a donné du plaisir à ceux à qui il ne restait que quelques heures à vivre. Des gestes comme Allah les voit et les récompense au ciel »³⁷.

Même si le narrateur ironise sur ce fait, on peut dire qu'elle fait partie de ces femmes qui sont généreuses et prêtes à donner de leur personne pour réaliser leurs projets.

III.2. Les caractéristiques des combattants

Les combattants sont pour la plupart poussés dans la guerre à un très jeune âge. Les noms successifs qu'ils donnent et les actions qu'ils mènent relèvent souvent d'un amusement infantile. Ainsi, leurs attitudes se limitent à la brutalité, au terrorisme. Ces jeunes combattants sont brutaux. Souvent, ils mènent des actions aussi irréfléchies qu'insensées. Ils ont l'habitude de tirer sans sommation, de tirer dans le tas. Tuer, maltraiter la population est leur plaisir. En plus des tueries auxquelles ils s'adonnent, les enfants-soldats font subir des tortures et des traitements inhumains à leurs prisonniers.

III.2.1. Le terrorisme

La guerre tribale est menée avec une extrême sauvagerie qui vise justement à terroriser l'adversaire. C'est dans ce sens qu'on apprend une seule chose aux enfants-soldats, à savoir égorger l'adversaire :

« Bien sûr on devient un enfant-soldat, un small-soldier, un child-soldier pour manger et pour égorger aussi à son tour; il n'y a que ça qui reste »³⁸.

³⁷ Ahmadou KOUROUMA, op .cit , p110

Mais le comble de l'horreur sera atteint par les rebelles du (RUF) de Foday Sankoh au Sierra Léone. Pour empêcher les citoyens sierra léonais de voter, Foday Sankoh estime qu'il faut amputer le maximum de personnes, y compris les bébés:

«A la fin du cinquième jour de ce régime de retraite drastique (Drastringue signifie d'une rigueur et d'une sévérité excessives), la solution lui vint naturellement sur les lèvres, sous forme d'une expression lapidaire: «Pas de bras, pas d'élections.» (Lapidaire signifie qui est simple et concis ...C'était évident: celui qui n'avait pas de bras ne pouvait pas voter. (Evident signifie d'une certitude facile à saisir; clair et manifeste). Il faut couper les mains au maximum de personnes, au maximum de citoyens Sierra-Léonais. »³⁹.

Le texte illustre ici la folie meurtrière dans laquelle basculent les tenants de la guerre tribale. De telles images atroces sont devenues courantes partout où il existe des conflits en Afrique.

L'autre horreur de ces guerres ethniques est la formation des escadrons de la mort communément appelés les lycéons, à la fois chez Koyaga⁴⁰ et chez les rebelles de Allah n'est pas obligé. Les membres de ces escadrons passent par une initiation rituelle qui consiste à tuer un être cher et à le manger. Voici la description faite à Birahima qui aurait voulu devenir un lycéon:

«Eh bè, les lycéons, c'est les chiens sauvages qui chassent en bandes. Ça bouffe tout; père, mère, tout et tout [...] Pour devenir un bon petit lycéon de la

³⁸ Ahmadou KOUROUMA, op. cit , p97

³⁹ Ahmadou KOUROUMA, op cit , p170

⁴⁰ Ahmadou KOUROUMA, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, p.97

révolution, il faut d'abord tuer de tes propres mains (tu entends, de tes propres mains), tuer un de tes propres parents (père ou mère) et ensuite être initié»⁴¹.

Voilà comment naît le cannibalisme rituel qui est supposé préserver le lycan des balles et le protéger contre la colère post-mortem de ceux qu'il massacre.

III.2.2. Le cannibalisme

La pratique du cannibalisme trouve sa légitimation dans les rituels des chasseurs qui sont censés affronter de grands dangers au cours de leur vie. Voici la description du rituel dans *Allah n'est pas obligé*:

«Le donkun cela ou rites des carrefours est la plus importante fête de la confrérie. Au cours de cette fête, un repas en commun est pris par tous les membres de la confrérie. A la fin de ce repas, sont déterrés les dagas conons. Les dagas conons, ce sont les canaris contenant les cœurs frits des braves chasseurs. Ces cœurs sont consommés par l'ensemble des chasseurs en secret. Cela donne de l'ardeur et du courage»⁴².

On observe ici que les chasseurs ne consomment que les cœurs des braves chasseurs. Cette forme d'endocannibalisme procède toujours de la volonté des acteurs à s'approprier la bravoure et le courage du membre de la Communauté, décédé généralement dans les conditions héroïques. On s'aperçoit d'ailleurs en parcourant le texte de KOUROUMA que le cœur de Samuel Doe est consommé par ses ennemis:

«Johnson délirant, dans de grandes bouffées de rire, commanda. On enleva le cœur de Samuel Doe. Pour paraître plus cruel, plus féroce, plus barbare et

⁴¹ Ahmadou KOUROUMA, *Allah n'est pas obligé*, op.cit, p179

⁴² Ahmadou KOUROUMA, op.cit, pp.192-193

inhumain un des officiers de Johnson mangeait la chair humaine, oui, de la vraie chair humaine. Le cœur de Samuel Doe fut réservé à cet officier qui en fit une brochette délicate et délicieuse»⁴³.

Ils feront la même chose pour sœur Aminata Gabrielle. Dans la zone de conflit, cette religieuse avait en charge un hospice pour orphelins et enfants abandonnés. Les rebelles décident de s'emparer de ses bâtiments afin de s'approvisionner. Mais la religieuse défend son territoire au point de perdre la vie. La confrérie des chasseurs voit en elle, un maître chasseur, malgré son statut de femme. En effet, elle a résisté pendant deux semaines au siège, a tué neuf chasseurs, et est morte les armes à la main. Elle sera donc inhumée comme un maître chasseur, avec tout le rituel de circonstance:

«Après la danse, le cadavre a été porté immédiatement au bord de la tombe. Trois maîtres chasseurs sont venus se pencher sur la tombe de sœur Aminata. Ils ont extrait et recueilli le cœur: Ils sont partis avec le cœur en dehors de la cérémonie. En dehors de la cérémonie le cœur a été frit (frit signifie cuire dans l'huile) et mit dans un bain d'huile à l'intérieur d'un canari. (canari signifie pot de terre). Et le canari a été hermétiquement fermé»⁴⁴.

Bien entendu, on peut se douter du sort réservé au cœur de Sœur Aminata. Il sera certainement consommé par les membres de la confrérie des chasseurs. Une fois de plus, nous convenons avec Jean Pierre Ombolo que le cannibalisme pratiqué ici n'est pas alimentaire comme celui que vécut Ulysse le héros homérique de l'odyssée, où Polyphème mange tous ses compagnons. L'anthropophagie vécue dans les guerres tribales est surtout guerrière, symbolique.

⁴³ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p.139

⁴⁴ Ahmadou KOUROUMA, op. cit, p192

Dans l'anthropophagie guerrière, « *le plus souvent lorsqu'on mange le cadavre d'un ennemi tué à la guerre, ce ne sont pas toutes les parties du corps qui sont consommées. On prélève habituellement quelques organes comme le cœur, le cerveau, les reins, le foie... il ne s'agit pas de la grosse consommation de la chair humaine [...]. Et nous avons là aussi l'explication d'un autre fait: dans l'anthropophagie guerrière, on ne consomme pas habituellement n'importe quel cadavre d'ennemi tué. On choisit plutôt les cadavres des ennemis les plus valeureux, ceux que l'on connaît d'habitude pour leur ingéniosité et leur bravoure ou ceux qui se sont signalés en combat par une conduite héroïque* ». Voilà pourquoi le cœur de Samuel Doe sera mangé par ses ennemis au vu et au su de la communauté internationale.

III.3. LA PART DE LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE

La cruauté, l'absence apparente de sensibilité et d'humanité, le chaos politique, économique et surtout humain ne sont pas le produit de l'essence africaine.

KOUROUMA dénonce les puissances étrangères qui prêtent la main aux massacres pour défendre leurs intérêts économiques.

Ces dernières ont des intérêts qu'elles cherchent en Afrique. Et pour eux, la vie des indigènes importe peu par rapport aux richesses naturelles dont regorge cette dernière. C'est pourquoi elles manipulent les politiciens africains.

Dans le roman qui nous intéresse, la communauté internationale étant gênée de son mutisme prolongé, pour faire cesser les hostilités au Libéria, pour avoir bonne conscience, fait intervenir les forces de l'E.C.O.M.O.G., la force d'interposition chargée d'arbitrer et de mettre fin au conflit. Malheureusement cette force s'est montrée incapable de régler le conflit et de juguler la crise. L'exemple de l'assassinat de Samuel Doe par Prince Johnson en dit long :

« [...] C'est à ce moment, à ce moment seulement, qu'arrivèrent les officiers de l'E.C.O.M.O.G. dans le camp de Johnson. Ils accouraient pour négocier la libération de Samuel Doe. Ils arrivaient trop tard. Ils constatèrent le supplice et assistèrent à la suite »⁴⁵.

En Sierra Léone, elle se mêle même aux massacres faisant des milliers de morts. Les bombardements meurtriers de la force d'intervention africaine de l'E.C.O.M.O.G et l'embargo imposé par l'O.N.U causent bien plus de dégâts que les bandes armées.

La grande déception est celle que provoque l'E.C.O.M.O.G. chez tous les lecteurs de sociétés car en plus d'avoir failli à sa mission d'interposition, elle se fait coupable de délits de guerre et de crime contre la Sierra Léone. Elle pille, vole, viole et massacre sous les ordres du dictateur Sani Abacha, Président du Nigéria à cette époque-là. C'est pourquoi le romancier a pu écrire avec un humour et une ironie patente :

« L'E.C.O.M.O.G. les forces d'interposition qui ne s'interposent pas »⁴⁶.

Birahima observe les agissements meurtriers de cette force d'interposition africaine qui livre une partie de la ville aux hommes de Johnson et reste insensible au sort des populations civiles.

L'impuissance de l'E.C.O.M.O.G. témoigne de la virulence des combats et de la détermination de chaque faction à s'imposer en maître. La décision de mettre fin au conflit viendra certainement du peuple lassé et affamé par la guerre. Aucune solution exogène ne semble mettre fin à l'implosion du Libéria. Elle

⁴⁵Ahmadou KOUROUMA, op .cit , pp138-139.

⁴⁶ Ahmadou KOUROUMA, op .cit, p182

sera à n'en point douter endogène. C'est ce que François-Xavier Verschave remarque avec une indignation et un sarcasme grinçants :

« En 1989, l'«entrepreneur de guerre» libérien Charles Taylor a tenté un pari inédit : tellement martyriser son propre peuple qu'il écœurerait tout le monde les Libériens et tous ceux, diplomates, militaires ou humanitaires, qui prétendraient les défendre ou les soulager. Le pari a été gagné en 1997, après huit années d'horreurs indicibles, à la fois imprévisibles et planifiées, infligées le plus souvent par des enfants-soldats drogués. La force interafricaine dépêchée contre Taylor (l'E.C.O.M.O.G) a été incapable de répondre à cette stratégie de la terreur. Le peuple libérien lui-même a fini par demander grâce : pour mettre un terme à ses souffrances, il a élu son tortionnaire à la présidence de la République. Le crime est parfait, puisque son auteur fait désormais figure du chef d'Etat légitime »⁴⁷

Tout compte fait, les guerres ethniques, tribales n'engendrent que la désolation de la population.

⁴⁷François-Xavier VERSCHAVE, *Noir Silence, qui arrêtera la FrancAfrique*, Paris : Les Arènes, 2000, p. 80

CHAPITRE IV : LES EFFETS DE LA GUERRE CAUSES PAR LA MAUVAISE GOUVERNANCE.

La guerre a été trop sanglante et a laissé des effets néfastes. Beaucoup de gens sont morts abattus par les combattants. Il est vrai qu'en temps de guerre la mort ne choisit pas ses victimes. Elle rôde tel un vautour, ce « vautour royal », attiré par la puanteur des lieux, de ces lieux du Mal et du grotesque où l'histoire est faite de négativité, de perte et de spirale de souffrance. En temps de guerre donc, l'être humain n'est plus rien, ne représente plus aucune valeur: *«Les bêtes sauvages, ça vit mieux que I es hommes.»*⁴⁸ dit Birahima.

Les effets de la guerre sont assez variés. Certains affectent le physique du peuple, d'autres touchent le moral.

IV.1. Les victimes des conflits

Les conflits ethniques, tribaux ou civils ne peuvent s'entretenir sans faire de victimes. L'œuvre qui fait objet de notre travail dit mieux la souffrance des peuples et des pays qui ont accompagné ces conflits. Avec une mise en écriture des conflits, Ahmadou KOUROUMA a exprimé l'humaine souffrance. Il évoque clairement la cruauté des guerres, en même temps que leur manière personnelle de vivre ce nouveau mal qui s'inscrit dans ces milieux. Les Etats ne vivent que dans l'instant présent des chefs de guerre pour qui les prises de pouvoir passe par le massacre, le viol, la torture, l'apprentissage de la haine entre les population, en sommes la destruction des États qu'ils prennent en otage. Une violence qui n'épargne donc personne la guerre civile pèse lourdement sur la population.

⁴⁸ Ahmadou KOUROUMA, op. cit , p93

IV.1.1. La population

L'œuvre qui nous intéresse illustre la souffrance pendant les différentes guerres. Dans Allah n'est pas obligé, Birahima, narrateur omniprésent, se comporte comme une sorte de reporter. Enfant-soldat qu'on croyait défier toute norme et insensible aux malheurs de ses victimes, Birahima ne fait pas abstraction du sort de la population qui, malgré elle, subit sans aucune défense la violence.

Enrôlé dans la guerre pour sa survie, Birahima constate avec stupeur et amertume les dégâts que celle-ci cause dans la population qui doit abandonner maison et biens pour se réfugier dans la forêt. Birahima décrit l'entrée d'un groupe armé dans un village par ces mots:

*«On commença à fouiller les cases du village. Une à une. Bien à fond. Les habitants avaient fui en entendant les rafales nourries que nous avons tirées.»*⁴⁹

Cette scène fait partie du quotidien des habitants qui paient le lourd tribut de la guerre. Leurs biens sont la propriété des groupes armés qui n'hésitent pas à les effrayer, voire les massacrer pour des raisons aussi bénignes que de se nourrir. Birahima relate:

*«Nous avons faim, il nous fallait à manger. Nous avons trouvé des poulets.»*⁵⁰

Les violations de domiciles montrent le côté pervers de la guerre qui consiste à opprimer la population au maximum et à garder un droit de vie et de mort sur elle. C'est d'ailleurs ce qui se passe dans un village lorsque Fati, une fille-soldat

⁴⁹ Ahmadou KOUROUMA, op. cit., p94

⁵⁰ Ibidem

découvre la présence de jeunes jumeaux qui, à cause de leurs âges, n'ont pu suivre les habitants dans leur fuite. Elle n'hésite à leur tirer dessus :

«Nous fouillons dans les coins et les recoins. Alors que nous croyions qu'il n'y avait personne, absolument personne, à notre surprise nous avons découvert sous des branches deux enfants mignons que leur mère n'avait pu emmener avec elle dans sa fuite éperdue [...] Fati a tiré les deux enfants de leur trou sous les branches. Elle leur a demandé de montrer où les villageois cachaient leurs nourritures [...], ils ne pouvaient rien comprendre [...], elle les a mitraillés avec son kalachnikov.»⁵¹

On peut constater que la violence gratuite à laquelle ont recours des groupes armés, ne peut plus épargner personne. En fait, la population qu'ils prétendent protéger, se retrouve principale proie de leur violence. Sans nourriture et toujours bien drogués, les groupes armés pillent les villages, massacrent la population, sans distinction d'ethnies ni d'appartenance à une quelconque faction; leur seul but étant de satisfaire leurs besoins. Les guerres civiles et ethniques manifestent, de ce fait, une violation de droit de l'homme comme la torture, les droits de l'enfant.

IV.1.1.1. La torture

Le terme « torture » désigne toute acte par lequel une douleur ou des souffrances aiguës, physiques ou mentales sont intentionnellement infligées à une personne aux fins d'obtenir d'elle des renseignements ou des aveux, de la punir d'un acte qu'elle a commis ou soupçonnée d'avoir commis, de l'intimider

⁵¹ Ahmadou KOUROUMA, op. cit , p94

ou de faire pression sur elle, ou pour tout autre motif fondé sur la discrimination quelle qu'elle soit.

Les soldats et enfants-soldats usent de la violence pour faire peur et obtenir les faveurs de leurs victimes. Des faveurs qui peuvent se résumer, comme nous l'avons souligné, aux besoins primaires, tel que se nourrir ou recueillir des informations sur le camp ennemi. La guerre qui lui prive de ses droits, l'installe aussi dans un processus un peu identique de l'aliénation, de la peur permanente. Traitant dans un article de la torture en Algérie, Christiane chaulet.Achour écrit:

«Peut-il être autrement lorsqu'il est question de cette atteinte formidable de la dignité humaine, de celui qui subit mais aussi de celui qui pratique, de ce « jeu »sadique avec le corps pour détruire l'esprit?»⁵²

La torture impose un « jeu sadique »entre le bourreau et sa victime. Ici, un parallèle peut être établi entre cet acte odieux qui permettait à l'armée d'acquérir des informations et les guerres civiles et ethniques de notre corpus qui permettent aux miliciens d'asseoir leur hégémonie. Un véritable « jeu sadique », de ce que les acteurs des guerres civiles et ethniques prônent une violence sans limite.

La guerre est désormais de définition de cette pratique qui s'y fait jeu. La torture devient un jeu qui réjouit les miliciens et décime la population. Ils ne considèrent plus la violence faite à la population comme un fait grave, elle devient ludique: un simple jeu qui leur permet d'arriver à leurs fins. Ce jeu n'épargne pas les enfant-soldats qui sont considérés comme de bourreaux mais qui en sortent victimes. Foday Sankoh incarne le syndrome de la torture.

⁵² Christiane Chaulet ACHOUR, *Conflits de mémoire*, Paris, Karthala, Septembre,2004, P2

IV.1.2. L'enfance volée

La présence des enfants dans des conflits armés mis en exergue dans l'œuvre ici traitée, montre la difficulté de préserver l'enfance dans des pays en guerre. Leur implication dans la violence du monde des adultes marque la conscience collective et choque car, l'on est en phase d'une violation flagrante des droits de l'enfant. Le statut de l'enfance est en effet difficilement associable à celui de la guerre et aux représentations auxquelles elle renvoie. Sont-ils des adultes ou des enfants, des soldats protecteurs ou des malfaiteurs, victimes ou bourreaux? L'association de ces termes, mais surtout des images, défie la morale et va à l'encontre des rôles des statuts communément attribués aux soldats et aux enfants. Par l'âge, il s'agit d'enfants, mais de ceux qui occupent des postes et accomplissent des tâches d'adultes. Ils singent les grands pour être en adéquation avec leurs milieux mais leurs comportements trahissent leur immaturité.

Malgré les horreurs qui s'y passent, Birahima vit le front ou le champ de bataille comme un terrain de jeu: un jeu de guerre mais avec des armes et des victimes réelles; des victimes réelles qui sont majoritairement des enfants soldats. D'après le dessin des champs de batailles fait par Birahima dans Allah n'est pas obligé, les enfants occupent l'avant-garde, protégeant ainsi des soldats et les plus gradés:

« Nous étions les premiers, à l'avant-garde, les éclaireurs. Nous étions impatients de combattre. Nous étions tous forts par le hasch comme des taureaux et nous avions tous confiance en nos fétiches. Derrière nous, le

régiment des soldats et, un peu plus loin, l'état-major avec le général Onika en personne. »⁵³

L'enfance est sacrifiée par les chefs de faction. Les morts au front de kid le malin, Sékou le terrible, Sosso la panthère, Mamadou le fou, Boukary le maudit, Johnny la foudre, etc; dont les noms d'emprunt étaient censés rendre plus méchants, plus forts et plus terrifiants, montrent le degré de perversion de ces univers et témoignent du viol de la conception même de l'enfance dont l'essence se trouve dans la perpétuation de la descendance. Il s'y lit un double viol dans cette enfance: le viol physique qui renvoie à l'abus sexuel et le viol psychique qui place des enfants soldats dans une sorte d'aliénation.

IV.1.2.1. Le viol physique

Les enfants en général, sont les proies faciles des adultes. En effet, sans protecteurs, ces enfants se retrouvent plus souvent entourés d'individus peu scrupuleux qui, dans leurs lancées de sacrifier l'enfance, posent le viol en passage obligé pour ces enfants qui intègrent leurs factions et s'y croient protégés. Le viol deviendrait donc une preuve d'appropriation totale du corps de l'enfant. Puisque ce dernier souhaite appartenir à leur unité, il devrait faire sacrifice de son corps. Ce corps cesse de ce fait de lui appartenir et devient la propriété des adultes avec lesquels il vit.

Les enfants servent d'esclaves sexuels à leurs responsables et aux adultes. Filles ou garçons, ils sont victimes des viols permanents comme des combats qu'ils vivent au quotidien et auxquels ils participent et qui forcent leur maturité. Les viols d'enfants sont fréquents au sein des factions.

⁵³ Ahmadou KOUROUMA, op .cit , p115

C'est le cas du viol subi par une des petites filles de l'institution de religieuses:

«Un matin au bord de la piste menant à la rivière, une des petites fut retrouvée violée et assassinée. Une petite de sept ans, violée et assassinée.»⁵⁴.

Cette institution créée par le colonel papa le bon a pour but de protéger des fillettes de moins de sept ans, parce qu'«elles n'avaient pas assez de seins pour prendre un mari ou pour être enfant-soldats.»⁵⁵.

Dans le même ordre d'idées, Birahima découvre les mêmes réalités en Sierra Leone. En effet, bien que certaines personnes essayent, malgré les conditions sociales, de préserver l'enfance, elle y demeure une cible vulnérable. C'est l'entreprise de la sœur Hadja Gabrielle Aminata, une exciseuse qui voulait «protéger, quoi qu'il arrive, la virginité des jeunes filles en attendant la paix dans la partie bien aimée de la Sierra Leone.»⁵⁶. Malheureusement, «on a découvert une jeune fille violée et décapitée. On a fini par trouver que la malheureuse s'appelait Sita et qu'elle avait huit ans.»⁵⁷

Les viols ainsi que les assassinats répétés sur les filles attestent de la fragilité de l'enfance dans ces milieux.

IV.1.2.2. Le viol psychique

L'autre viol et celui du viol psychologique, comme nous l'avons déjà signalé, Birahima, cet enfant de douze ans environ doit partir de son village natal pour un Libéria en proie à une longue et interminable guerre. Devant désormais évoluer dans un monde où il doit apprendre à s'assumer, il comprendra vite les

⁵⁴ Ahmadou KOUROUMA, op.cit., p81

⁵⁵ Idem, p80

⁵⁶ Idem, p187

⁵⁷ Idem, p187-188

valeurs qui fondent son nouvel univers et qui contribueront à sa survie: la ruse, le fétiche, la violence gratuite, etc. Le parcours de Birahima le transforme, jour après jour, en monstre froid, une machine à tuer et devant lui et ses compagnons, la population fuie.

IV.1.3. Les réfugiés

Les énoncés mis en exergue par notre corpus, sont représentatifs des univers dominés par les conflits. Privilégiant les conflits, on ne peut être étonné de voir dans ces textes l'une des principales figures que ceux-ci engendrent: celle des « réfugiés », individus en perpétuelle quête de quiétude car leurs vies n'évoluent plus que dans l'incertitude, la contrainte extrêmement exercée par les persécuteurs. Les réfugiés sombrent ainsi dans la peur.

La définition usuelle du mot « réfugié » en fait un adjectif et un nom, se dit d'une personne qui a dû fuir son pays d'origine afin d'échapper à un danger (guerre, persécutions politiques ou religieuses, etc. La figure du réfugié sera analysée dans l'œuvre du romancier ivoirien à travers le personnage de Mahan. Personne peu apparent dans le récit, pourtant c'est autour d'elle que la narration naît et qu'elle puise son essence. Mahan est la tante de Birahima, la sœur de sa mère qui vit au Libéria depuis son divorce avec son premier mari. Elle est venue assister aux funérailles de sa sœur:

«Pour les funérailles de ma mère septième et quarantième jours [...], ma tante Mahan est venue du Libéria.»⁵⁸

C'est alors que le narrateur entreprend de retracer l'histoire de Mahan. Ce qui a motivé son départ pour le Libéria.

⁵⁸ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p33

Mahan serait partie pour fuir son premier mari, un violent chasseur:

«Morfing injurait, frappait, menaçait, tellement qu'un jour ma tante est partie, elle a fui.»⁵⁹

Elle s'est alors installée au Libéria où elle s'est remariée. Au décès de sa soeur, elle revient à Togobala et fort heureusement, Morfing en est absent. Après les funérailles de Bafitini, sa soeur, le conseil familial décide de lui confier la garde de Birahima:

«En raison des lois de la famille chez les malinkés [...], ma tante était devenue, après la mort de ma maman, ma seconde mère.»⁶⁰

Cependant, le retour de Morfing vient précipiter le départ de Mahan. Elle retourne seule au Libéria, laissant Birahima derrière elle:

«Tout le village a crié et a dit que le chasseur était revenu. Ma tante a eu tellement peur que sans perdre de temps, elle a disparu dans la nuit dans la brousse sans moi.»⁶¹

La tante de Birahima était une femme persécutée par son violent mari. C'est pourquoi elle a trouvé refuge au Libéria. Sa manière de s'échapper lui donnait une allure évanescence. Tout se dessine dans la narration pour qu'on ne la saisisse jamais. C'est un personnage insaisissable. Cela se confirme lorsque Birahima se rend au Libéria, à sa recherche. Il y intègre l'unité des enfants du NPFL, de la faction dirigée par colonel papa le bon. Mais Birahima ne perd pas d'esprit le but de sa venue au Libéria.

⁵⁹ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p33

⁶⁰ Ahmadou KOUROUMA, op. cit , p35

⁶¹ Ahmadou KOUROUMA, op. cit , p37

La narration suit l'ombre d'une tante en perpétuel mouvement, en quête d'un vrai refuge. Birahima perd toute trace de sa tante dès son arrivée au Libéria jusqu'à son intégration au sein d'ULIMO, lorsque Sékou l'ami de Yacouba leur apparaît telle une révélation divine et leur donne des nouvelles de Mahan:

«Sékou et son compagnon parlèrent des gens du village qui se trouvaient dans ce foutu Libéria. Et le compagnon de Sékou annonça qu'il y avait Mahan et son mari.»⁶²

Cette annonce programme l'itinéraire de Birahima et Yacouba. Mahan étant l'objet de leur quête, ces derniers suivent alors son itinéraire. L'itinéraire de Mahan dresse en quelque sorte l'inventaire des factions importantes qui sont au cœur des guerres tribales. Mahan est au cœur de toutes les actions et décisions parce qu'elle constitue l'objet de la quête et montre comment la population qui vit dans des pays en guerre est forcée à fuir perpétuellement dans l'espoir de trouver un lieu sûr. C'est par rapport à elle que le récit évolue et toutes les décisions dépendent de son parcours. Cela se confirme à la fin du quatrième chapitre quand sékou fait sa réapparition:

«Dans ce foutu village, ah! surprise!, nous avons rencontré notre ami Sékou [...] Sékou nous a donné les nouvelles de la tante. Elle était partie à pied en Sierra Leone, chez l'oncle de Sierra Leone. Alors là, nous ne voulions plus, nous ne pouvions plus retourner chez Johnson. Par tous les moyens il fallait aller en Sierra Leone»⁶³

Birahima apprend ainsi que sa tante a fui la guerre du Libéria pour aller se réfugier en Sierra Leone. Birahima et Yacouba se rendent alors en Sierra Leone.

⁶² Ahmadou KOUROUMA, op. cit, p127

⁶³ Ahmadou KOUROUMA, op. cit , p161

Le cinquième chapitre s'organise autour de leur arrivée en Sierra Leone et comme les précédents, Mahan ne paraît pas le but principal des protagonistes. Birahima doit réintégrer les enfants-soldats en Sierra Leone dans l'espoir d'avoir plus de facilités pour retrouver sa tante. En effet, pour Birahima, le métier d'enfant-soldat est un objectif subsidiaire, un moyen de subsistance et non une fin en soi. Car l'objectif à atteindre reste le même: retrouver sa tante. C'est au sixième chapitre qui clôt le récit qu'on retrouve des traces de Mahan. Malheureusement, Mahan qui est arrivée souffrante dans un camp de réfugiés y est décédée et son corps a été jeté dans une fosse commune:

«Des enquêtes avaient été entreprises On avait eu trace de la tante Mahan. Elle était arrivée au camp malade. Vraisemblablement, elle avait la malaria et une fièvre de cheval qui l'avait obligée à conserver la natte(le lit)»⁶⁴

Une double souffrance se lit chez les réfugiés. Premièrement, l'espace qui leur est aménagé les expose aux maladies à cause des conditions de vie déplorables. Le désir d'échapper aux balles et aux groupes armés est tellement pressant que ces gens sont contraints de vivre dans des espaces insalubres que constituent les camps. Deuxièmement, leur souffrance est aussi psychologique puisqu'ils vivent constamment dans la peur. En effet, un camp de réfugiés peut perdre son statut du jour au lendemain et dès lors, il s'exposerait aux groupes armés qui sont pleins de tous les défauts possibles.

⁶⁴ Ahmadou KOUROUMA, op. cit , p219

IV.2. La transgression des mœurs

En guerre, le peuple change de comportement, perd souvent son patrimoine culturel et recourt à des nouvelles pratiques immorales. Les combattants s'adonnent à la drogue, certaines femmes se prostituent pour sauver leurs peaux.

IV.2.1. L'abus de la drogue

La consommation des drogues touche essentiellement les combattants. C'est pourquoi ils ne respectent rien. Les actes qu'ils posent ne dépendent plus d'eux-mêmes. Après avoir fumé du chanvre, ils deviennent comme des fous ; ils n'ont plus une vision et une réflexion normales.

Ces enfants ont un passé assez lourd, sont approvisionnés en drogue dure pour tenir le coup et sont conditionnés à tuer sans scrupule. Drogés, les enfants-soldats n'intègrent plus dans leur mental la notion de danger et l'image de la mort. Ils ne s'appartiennent plus et se laissent guider comme des automates. Les drogues non seulement détruisent physiquement ces enfants, mais encore font d'eux des machines à tuer: « *J'ai tué beaucoup d'innocents au Libéria et en Sierra Léone où j'ai fait la guerre tribale, où j'ai été enfant-soldat, où je me suis bien drogué aux drogues dures* ». ⁶⁵

Birahima et les jeunes combattants de ces conflits sont ainsi obligés de consommer du « *hasch* » et d'autres drogues dures pour paraître « *aussi forts que de vrais soldats* » ⁶⁶

⁶⁵ Ahmadou KOUROUMA, op. cit , p12

⁶⁶ Ahmadou KOUROUMA, op .cit , p78

Le « hasch » est le canal par lequel l'enfant devient soldat, c'est-à-dire fort, impitoyable et invincible. La drogue est l'opérateur de transformation. C'est ce que nous lisons dans les propos de Birahima :

*« La première fois que j'ai pris du hasch, j'ai dégueulé comme un chien malade. Puis c'est venu petit à petit et rapidement, ça m'a donné la force d'un grand. »*⁶⁷

Le narrateur nous signale qu'il s'agit de drogues dures, du hasch et de l'herbe que les filles-soldats comme Sarah « [fument] et [croquent] sans discontinuer »⁶⁸ se dopent au hasch qu'elles ne supportent manifestement pas. Effet de ce psychotrope les rend « dingues », à en croire le narrateur; ce qui les emmène à poser des actes irréfléchis.

IV.2.2. L'humiliation

Les combattants dont la plupart sont des adolescents drogués s'amuse et humilient le peuple. Le respect des adultes, qui caractérisait la société traditionnelle, a fait place au mépris, à l'orgueil et à l'audace. Selon la tradition, les jeunes doivent respect et obéissance totale aux plus âgés comme le déclare Jean-François Bayart : « *Nous ne vous apprenons rien, dans nos sociétés traditionnelles, les jeunes doivent obéissance et respect total aux plus âgés. Le jeune, quel que soit son rang social, son titre, doit entretenir des relations familiales avec les adultes les plus âgés qu'il les connaisse ou pas {...} pourvu qu'ils soient plus âgés* »⁶⁹

⁶⁷ Ahmadou KOUROUMA, op.cit,p78

⁶⁸ Ahmadou KOUROUMA, op. cit, p92

⁶⁹ Jean- François BAYART, *La politique par le bon en Afrique noire*, paris, Karthala, 1992,135

IV.2.3. La prostitution.

Les femmes se prostituent pour se défendre, sinon, elles sont violées et assassinées. Birahima le narrateur d'*Allah n'est pas obligé* affirme que les femmes prisonnières, dans les camps contrôlés par le colonel Papa le bon, faisaient l'objet d'un rituel de viol:

« Les femmes subissaient des exercices de désenvoûtement. Les séances de désenvoûtement se faisaient en tête à tête avec le colonel Papa le bon pendant de longues heures. On disait que pendant ces séances, le colonel Papa le bon se mettait nu et les femmes aussi. Walahé! »⁷⁰.

Cet acte ignoble n'est pas l'œuvre des hommes seulement, même les femmes se rendent coupables d'actes pédophiles.

IV.2.4. Liaison contre nature

Le commandant de l'armée des enfants, Rita Baclay (la sœur jumelle du dictateur) est une pédophile qui abuse des enfants dont elle s'occupe pour assouvir ses instincts pervers. Elle aime Birahima et ils ont une aventure. Rita est heureuse, mais cette relation ne plaît pas du tout à Birahima. Pour lui, c'est une liaison forcée.

En somme, *le roman Allah n'est pas obligé* montre bien que les conflits militaires laissent souvent derrière eux des destructions matérielles massives, des déplacements de populations ou des phénomènes dits d'épuration ethnique et de lourdes séquelles socio psychologiques.

⁷⁰ Ahmadou KOUROUMA, op.cit, p72

CONCLUSION GENERALE

L'Afrique manque de patriotes. Les dirigeants qui se sont succédé dans les différents pays du continent depuis les années 1960, à quelques exceptions près, ont plutôt manifesté une seule volonté, se maintenir au pouvoir contre vent et marée dans une ambiance très souvent teintée de mauvaise gouvernance, de népotisme, de corruption, de manipulation des institutions et des règles démocratiques les plus élémentaires. Cette pratique est toujours d'actualité au début de ce 21^{ème} siècle.

Des régimes qui se disaient être démocratiques se sont vus effondrés comme des châteaux de cartes. Avec "le printemps arabe", le peuple a pris son destin en main et a chassé les dictateurs leur reprochant de mal gérer leurs pays. Les crises politiques africaines accompagnées de soulèvement révolutionnaire témoignent des dysfonctionnements de l'État ; un système de gouvernance qui s'est érigé comme règle de conduite primordiale, l'exercice infini et autoritaire du pouvoir.

En réalité, tout est fait pour que la majorité des citoyens ne soient pas informés du *comment est réellement gouverné leur pays*. Les pays qui ont pu bénéficier d'un leadership éclairé ont connu un développement avancé, tandis que ceux qui n'en ont pas bénéficié croupissent dans la misère, victimes d'une mauvaise gestion des affaires de la cité. L'Afrique noire a besoin d'une nouvelle génération de leaders, capables d'entamer la refondation de l'Etat postcolonial en crise, capables aussi de mieux défendre les intérêts des populations.

Dans le présent travail sur la mauvaise gouvernance à travers *Allah n'est pas obligé*, nous avons consacré le premier chapitre à la présentation de ce contexte socio-politique, ainsi que du contexte littéraire. Nous avons également présenté le romancier Ahmadou KOUROUMA, en revenant sur sa vie et ses œuvres.

Le deuxième chapitre de notre travail, centré sur la mauvaise gestion de l'élite africaine, montre que ces derniers sont poussés par leurs propres intérêts. Le roman montre que ce sont des « aventuriers » incapables de bien orienter la vie des nations dans la transparence et l'entente. Ils mettent en avant le népotisme, le tribalisme et d'autres facteurs qui sont de nature à diviser le peuple et qui relèvent de la faiblesse dans le domaine politique. Suite à l'action de ces pêcheurs en eau trouble, le continent africain est ravagé par des guerres absurdes et sanglantes.

Le troisième chapitre nous a permis d'analyser la guerre civile dans le roman *Allah n'est pas obligé*. Les acteurs de cette guerre ne sont autres que les politiciens et les puissances étrangères soucieuses de ravitailler en matières premières leurs industries croissantes. Les combattants sont choisis selon les affinités tribales ou régionales et leurs attitudes sur le terrain sont dangereuses pour la population. Ils la tuent ou la mutilent, la dépouillent et la chassent de ses biens. Ils l'empêchent de travailler et de produire et la poussent dans des camps de regroupés ou de réfugiés où règnent les maladies, la faim et la misère. Cette population est laissée à elle-même sans secours ni protection.

Les gouvernement des puissances étrangères ne se soucient que de leurs citoyens et essaient de les tirer de l'embarras dès le début du conflit, sans toutefois jeter un coup d'œil sur les pauvres indigènes.

Et dans le quatrième chapitre, nous avons analysé comment, d'après le roman de KOUROUMA, la guerre civile engendre des conséquences fâcheuses pour le peuple comme le montre le quatrième chapitre centré sur les effets de la guerre. Nous avons beaucoup insisté sur les victimes des conflits. Dans la plupart des cas, la population est contrainte de quitter ses biens. Pour tenter

de s'adapter aux circonstances du moment, certaines personnes recourent à des pratiques aussi honteuses que dangereuses comme la prostitution et la consommation des drogues.

On assiste à la dégradation de la vie familiale suite à la mort et à la disparition. Beaucoup de familles se démantèlent et des enfants contraints à l'auto-éducation ne respectent rien et s'attaquent à n'importe qui dans la société.

Nous ne prétendons aucunement avoir épuisé ce sujet. Nous invitons d'autres chercheurs qui seront intéressés par l'œuvre de continuer les recherches sur d'autres thèmes comme l'anarchie, le néocolonialisme, le tribalisme, la corruption, la sorcellerie ainsi que le despotisme. Nous espérons avoir, toutefois, apporté notre modeste contribution à une meilleure connaissance de ce roman *Allah n'est pas obligé* et de son auteur.

BIBLIOGRAPHIE

I. Œuvre de base

1. *Allah n'est pas obligé*, Paris, Seuil, 2000

II. Autres œuvres d'Ahmadou KOUROUMA

2. *Les soleils des Indépendances*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1968.

3. *Monnè, outrages et défis*, Paris, Seuil, 1990.

4. *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Paris, Seuil, 2000.

5. *Je témoigne pour l'Afrique*, Grigny, Parolès d'Aube, 1998.

6. *Yacouba, le chasseur africain*, Paris, Gallimard-jeunesse, 1998.

III. Ouvrages critique sur l'auteur.

7. Madeleine BORGOMAN, *Ahmadou Kourouma, le « guerrier » griot*, Paris, L'Harmattan, 1998.

8. Makhily GASSAMA, *La langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris : Karthala, 1995.

9. Gyno-Noël MIKALA, *Ecriture et Paroles satiriques dans les romans d'AHMADOU KOUROUMA*, Créteil : Université de Paris-Val de -Marne, 2009

IV. Autres ouvrages

10. Peter ABRAHAM, *Une couronne pour udomo*, Paris, Stock, 1958.
11. Christiane Chaulet ACHOUR, *Conflits de mémoire*, Paris, Karthala, 2002
12. Jean-François BAYART, *La politique par le bas en Afrique noire*, Paris, Karthala, 1992.
13. Jean-François BAYART, *L'Etat en Afrique. La politique du ventre*, Paris, Karthala, 1989.
14. Giovanni BUSIMO, *Elite et Elitisme*, Paris, PUF, 1992.
15. René DUMONT, *L'Afrique étranglée*, Paris, Seuil, 1982.
16. René DUMONT, *L'Afrique noire est mal partie*, Paris, Seuil, 1962.
17. Fanon FRANTZ, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspéro, 1961.
18. Max Liniger-GOURMAZ, *La démocrature, Dictature camouflée, Démocratie truquée*, Paris, L'Harmattan, 1992.
19. Benjamin MATIP, *Laisse-nous bâtir une Afrique debout*, Paris, Africascope, 1979.
20. François MEDARD, *Etats d'Afrique Noire, Formation, mécanismes et crise*, Paris, Karthala, 1980.
21. Joseph MPUNDU, *Les partis politiques*, Kinshasa, Edition Epiphanie, 1991.
22. Laurent MURAWIEC, *La guerre au XXI ème siècle*, Paris, Odile Jacob, 2000.
23. Jean Pierre OMBOLO, *Quand l'homme mangeait de l'homme : le cannibalisme et son visage en Afrique noire*. Yaoundé, Cameroun : Presses universitaires, 2000.

24. Ngandu Nkashama PIUS, *Littératures et écritures en langues africaines*, Paris, L'Harmattan, 1992.

25. Jean Marie SINDAYIGAYA, *Grands Lacs : Démocratie ou Ethnocratie*, Paris, Harmattan, 1999.

26. Tzvetan TODOROV, *Les abus de la mémoire*, Paris, Arléa, 1995

27. Mwayila TSHIYEMBE, *L'Afrique face à ses problèmes de sécurité et de défense*, Paris, P.A., 1989

28. François-Xavier VERSCHAVE, *Complicité de génocide ? Politique de la France au Rwanda*, Paris, la Découverte, 1994.

V. Dictionnaires

29. Jean GIRODET, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Editions Bordas, 1976.

30. Michel GUILLOU, Marc MOINGEON, *Dictionnaire Universel*, Paris, Hachette, 2^{ème} édition, 1988.

VI. Autres documents en rapport avec les enfants- soldats

31. Gérard MACHEL, *Conséquences des conflits armés sur les enfants*, New York, UNICEF, 1996.

32. Maria DULTI, *Enfants-combattants prisonniers*, Genève, C.I.C.R, 1990.

VII. Mémoire

33. Antoine KANTUNGEKO, *La condition de l'enfance africaine à travers l'aventure du héros dans Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma*, Université du Burundi, Bujumbura, 2002.